Approche des blessures du narcissisme primaire à travers le Rêve Éveillé Libre.

Hélène Carles – EREL - Mars 2015
Directeur de recherche : Gérard Taquoi

Merci à Gérard Taquoi
qui m'a accompagnée dans ce travail.

Merci à tous ceux qui me sont chers
pour leur aide précieuse.

INTRODUCTION 5
1. LE MYTHE DE NARCISSE 8
2. LA DÉFINITION COURANTE DU NARCISSISME 9
3. COMMENT SE CONSTRUIT LE NARCISSISME PRIMAIRE OU QUAND TOUT SE PASSE BIEN 10
3.1. LES CONCEPTS PRINCIPAUX 10
3.1.1. FREUD 10
3.1.2. FERENCZI ET L'IDENTIFICATION PROJECTIVE 13
3.1.3. MELANIE KEIN ET L'IDENTIFICATION PROJECTIVE 13
3.1.4. BION ET LA FONCTION CONTENANTE ET SYMBOLIQUE 14
3.1.5. WINNICOTT 15
A. LE SENTIMENT D'EXISTER 16
B. LE GOING ON BEING 18
C. JE SUIS SEUL. 18
3.2. Les bonnes conditions 24
SYNTHÈSE 26
4. QUAND ÇA NE SE PASSE PAS ASSEZ BIEN 27
4.1. SPITZ ET L'HOSPITALISME 27
4.2. FERENCZI ET LE TRAUMA 28
4.3. Winnicott ET LA CRAINTE DE L'EFFONDREMENT 30
4.4. GREEN ET L'ANGOISSE DE LA MERE MORTE 31
4.5. WINNICOTT ET LA TERREUR AGONISTIQUE 36
4.6 WINNICOTT ET LA DEPENDANCE AFFECTIVE- TEMPS X+Y+Z 36
- Le temps x. La recherche de solution interne. 36
- Le temps y. La recherche de solution à l'extérieur ou le contrat narcissique. 37
Le temps x+y+z. La terreur agonistique 37
4.7. LE CLIVAGE DU MOI 38
4.9. SYNTHÈSE 44
5 LES CONSEQUENCES DES BLESSURES NARCISSIQUES IDENTITAIRES A L'AGE ADULTE 45
5.1. ASSURER SA SURVIE 45
5.2. LES FRAGILITES METAPHYSIQUES. 45
5.2.1 EST-CE QUE JE SUIS? 47
5.2.2 JE SUIS NUL(LE) 48
5.2.3 JE NE VAUX RIEN 49
5.2.4 QUI SUIS-JE ? 49

5.2.5 QUE FAIRE DE MOI ? 50
5.3. NE ME QUITTE PAS 51
5.4. JE TE HAIS ET JE VEUX TE DETRUIRE 52
5.5. JE NE VIS PAS MA VIE 53
5.6. J'AI RENONCÉ À ÊTRE MOI OU LE MANQUE À ÊTRE 55
5.7. LE FAUX SELF 57
5.8. DIS MOIS QUI JE SUIS 58
5.9. JE PENSE DONC JE SUIS :-) 59
5.10. LA FUSION OU L'ÉVITEMENT 60
5.11. LES EMOTIONS 60
6 ET LES ÉTATS LIMITES? 62
7 LE THÉRAPEUTE FACE AUX BLESSURES NARCISSIQUES PRIMAIRES 64
7.1. LE REL 64
7.2. ACCUEILLIR, AIMER 64
7.3. CONSTRUIRE 66
7.4. RÉSISTER À LA RAGE 69
7.5. DEJOUER LA FUSION 70
7.6. REPRENDRE LE FIL INTERROMPU DU COURS DE LA VIE 70
7.7. LES TRANSFERTS NARCISSIQUES 73
7.7.1 Le transfert idéalisant 73
7.7.2 Le transfert en miroir 73
CONCLUSION 75
BIBLIOGRAPHIE 77

INTRODUCTION

Si j'ai choisi comme thème de ce mémoire les blessures du narcissisme primaire, c'est que c'est un sujet qui me concerne de près.
Quant au rêve éveillé libre, c'est aussi une longue histoire. Commençons par celle-là.

Après une thérapie de trois ans, peu fructueuse, je pousse à nouveau la porte d'un thérapeute, en rêve éveillé libre cette fois. J'aborde cette méthode en toute naïveté et je suis médusée de la richesse du monde qu'elle révèle. Mon monde, puisqu'il s'agit de mes rêves. La diversité de ces rêves, leur inventivité sans cesse renouvelée, les émotions qu'ils soulèvent, la pertinence de leurs symboles m'apportent déjà, avant toute résolution thérapeutique, plusieurs réassurances fondamentales : J'ai un monde intérieur, il existe, c'est une preuve, écrite même puisque le thérapeute prend la peine de le prendre en notes. Une trace demeure.
Moi qui exerce un métier créatif mais dans l'angoisse extrême d'avoir à extirper de mon vide intérieur des idées, des mots, des images, voilà bien la preuve que je peux persister dans cette profession. Il existe en moi des ressources qui vivent leur vie sans contrainte, sans être sollicitées, avec une force de représentation qui m'éblouit. Il me donne le droit de poursuivre dans cette voie.
Moi, pour qui l'art a toujours été une raison de vivre et le beau un refuge contre la souffrance, et aussi pour qui la mythologie, la symbolique parlaient au-delà du langage une langue pleine de sens sans explication ni déchiffrage nécessaire, la rencontre avec le Rêve Éveillé Libre est décisive.
Je déciderai plusieurs années plus tard d'en faire mon compagnon de vie professionnelle. Le rêve est en passe de devenir réalité.
Voilà pour ce qui est du rêve.

Pour ce qui est du narcissisme primaire, il faudra attendre beaucoup plus longtemps.
C'est bien une caractéristique de frappe de la blessure de ce stade que de mettre en échec bien des patients et de les pousser à frapper à la porte de plusieurs thérapeutes avec l'espoir de plus en plus mince de trouver une clé qui mettrait des mots sur une souffrance sans nom qui ne les lâche jamais. Ce fut mon cas.

C’est lors de cette thérapie jungienne et en REL, que j’ai pu enfin mettre des mots sur les maux. Blessure identitaire narcissique primaire. Ensuite les comprendre, et ensuite les vivre, à un rythme qui semblait affreusement lent, pour arriver à retisser des fils au-dessus du vide laissé par un effondrement lors de la petite enfance dont je n’ai ni souvenir, ni conscience, ni aucun indice. Il me paraissait très important d’ouvrir un chapitre - et maintenant Gérard Taquoi a déjà initié ce mouvement lors de son module sur ce thème - laissé dans l’ombre dans la très belle œuvre de Georges Romey et de définir cette zone fondamentale. Les premiers contacts du nourrisson avec la vie sont bien évidemment à la base de sa structuration profonde et, bien avant l’Œdipe, augurent de son adaptation, de son adéquation et de sa dynamique future.

Laissés dans la pénombre par Freud, reniés par des générations de psychanalystes qui se sont voués principalement à l’interprétation par l’Œdipe, les blessures du narcissisme primaire sont aujourd’hui reconnues, première phase indispensable pour être prises en charge et traitées.
Le Rêve Éveillé Libre a soutenu ma thérapie analytique, l’a confortée, enrichie et m’a aidé à conscientiser mes états d’être. Il sera aujourd’hui au cœur de ce mémoire. Deux cures viendront étayer chaque partie, éclairer la vision intérieure, démontrer leur utilité dans le dénouement de ces blessures. La première est celle que j’ai suivie en tant que patiente. La deuxième, moins fournie, est celle que je poursuis en tant que thérapeute auprès d’une jeune patiente de 22 ans.

Ce mémoire aura donc pour but de mettre en lumière les différentes approches analytiques de cette période de la vie qui ont permis d'élaborer une théorie sur laquelle les psychanalystes s'accordent aujourd'hui. Cette première partie est indispensable car elle m'a permis de voir clair petit à petit, là où la psyché du nouveau-né, non verbalisée, non conscientisée, non symbolisée est abordée par les théoriciens de la psychanalyse à travers un vocabulaire nécessairement abstrait difficile à déchiffrer. Winnicott et Roussillon m'ont paru les plus parlants et sont ceux qui m'ont le plus éclairée. Ils seront mes principaux référents.

Après avoir fait le point sur le déroulé «normal» du stade du narcissisme primaire, une deuxième partie abordera les écueils que le petit enfant peut rencontrer lors de cette phase et la manière dont les traumatismes peuvent porter atteinte à l'organisation de son psychisme. Je ne manquerai pas de faire référence à la manière dont ce trauma peut réapparaître dans le rêve éveillé libre.
Dans une troisième partie, ce sont les conséquences, les symptômes et mécanismes de défense qui seront abordés. Je mettrai ensuite en relation les pathologies narcissiques identitaires avec celles des états limites. Le rêve éveillé libre soutiendra mon propos aussi tout le long de cette partie.

Il sera temps alors d'évoquer la cure thérapeutique, le tête à tête et le rêve éveillé libre et de voir en quoi, une bonne connaissance de cette pathologie associée à une attitude spécifique et l'aide du Rêve Eveillé Libre peuvent soulager nos patients.

1. LE MYTHE DE NARCISSE

«Est-il un être qui ait vécu un amour plus cruel ?
...L'objet de mon désir est en moi : ma richesse est aussi mon manque.»
Ovide. Les métamorphoses. Le mythe de Narcisse.

Voilà, résumé au plus simple, l'origine, telle qu'Ovide nous l'a restituée, du mythe de Narcisse.

Enceinte, la jeune nymphe Liriopé avait écouté les prédictions de Tirésias. À sa question : «Mon enfant connaîtra-il les joies d'une vieillesse épanouie ?»
Tiresias lui fit cette réponse qui longtemps lui resta mystérieuse
«Oui, pour peu qu'il ne se connaisse pas».
Né beau et aimé dès son premier souffle, Narcisse grandit entouré d'admiration et de désirs. Mais l'enfant se révéla très vite indifférent, insensible aux nombreuses propositions d'amour dont il était l'objet

La jolie nymphe Écho, condamnée à répéter les paroles, essuya un refus très net à sa demande d'être aimée en retour. Pourtant, ne faisant que répéter les paroles de Narcisse, elle était presque parvenue à attirer son attention.
Trop fier pour sortir de son somptueux isolement, Narcisse n'était pas heureux. Se lamentant sur son sort, il se pencha pour boire à une source pure et y découvrit son reflet dont il tomba tragiquement amoureux. Amour impossible, il ne pouvait se saisir de cette illusion. Souffrant d'un désir sans fin et sans issue il se laissa mourir selon certains, ou précipita sa mort en allant à la rencontre de son reflet et se noya.
Une fleur poussa, penchée vers l'eau, là où s'était consumée sa passion. On lui donna son nom.
(Wikipédia, les métamorphoses d'Ovide, Archives de ADPS-sophrologie. « Oedipe et Narcisse, ennemis ou alliés ?»)

2. LA DÉFINITION COURANTE DU NARCISSISME

Le narcissisme tel qu'on l'entend ou qu'on le conçoit généralement fait référence au mythe de Narcisse.

On en garde donc généralement l'idée d'une personne orgueilleuse et égocentrique, imbue d'elle-même et ne tenant que très peu compte des autres qu'elle a surtout tendance à exploiter comme faire-valoir. C'est la perception courante.

Qu'en a dit la psychanalyse ?

3. COMMENT SE CONSTRUIT LE NARCISSISME PRIMAIRE OU QUAND TOUT SE PASSE BIEN.

3.1. LES CONCEPTS PRINCIPAUX

3.1.1. FREUD

Freud pose l'existence d'un narcissisme primaire et d'un narcissisme secondaire. Il m'a été très difficile de comprendre la différence entre les deux. En effet, selon Freud, peu de choses les différencient.
Dans les deux cas, il s'agit de l'investissement de la libido sur soi-même.
Le premier commence là où le stade auto-érotique prend fin. Ce que Freud appelle l'auto-érotisme est un état précoce du tout-petit enfant pas encore différencié de sa mère et dont la libido investit sa propre personne. C'est un narcissisme anobjectal, c'et à dire un plaisir d'organes sans objet extérieur.

Ses objets de pulsions peuvent être partiels : des parties de son corps.
Puis le nourrisson passe du stade d'«autarcie libidinale»dans un système clos, sans contact avec le monde extérieur, où les sensations sont vécues comme venant de l'intérieur à un stade où, le Moi étant - un peu - perçu, il va l'investir, d'abord partiellement puis globalement. C'est ce que Freud appelle le narcissisme primaire, l'état charnière avant l'investissement libidinal de l'objet. Il se nourrit du plaisir que le nourrisson retire des objets -partiels-investis (succion, sensations, etc.)
On pourrait dire que l'auto-érotisme est un stade sans objet et que le narcissisme primaire prend pour objet libidinal le Moi. L'évolution se fait par la direction que prennent les pulsions partielles qui vont se diriger vers le Moi et surtout du plaisir et de la satisfaction créés par la décharge de ces pulsions.

Le narcissisme primaire est une phase saine et nécessaire à l'élaboration du psychisme.
Il est la base de ce qui constituera l'autoconservation, et le tremplin de l'investissement d'objets. C'est pendant cette phase que prend corps le Moi Idéal, une instance qui repose sur un idéal de puissance.
Puis le petit va investir d'autres objets libidinalement, extérieurs cette fois.

Si les expériences de satisfactions sont dominantes, le principe de plaisir peut advenir.

Le narcissisme secondaire, lui, est un narcissisme de réaction. Il advient alors que l'investissement vers des objets extérieurs s'est produit et que l'individu est différencié. Il y a sujet et objets.
Il est sain dès lors qu'il existe une balance mouvante de la libido qui se partage entre objet intérieur (le Moi) et objets extérieurs.[1]

Freud a étudié les rapports étroits qu'entretient le narcissique avec son Moi Grandiose auquel il s'identifie, et son Idéal du Moi, auquel il se confronte. Investi libidinalement par ses parents, l'enfant va être à même d'introjecter cet amour et de le faire sien. Il s'aime comme l'aiment ses parents. La libido se retourne alors vers le moi qui est à nouveau investi, dans un narcissisme sain, pour s'autonomiser. Les qualités qu'il s'approprie et celles qu'il reconnaît à ses parents viennent construire un Idéal du Moi auquel il va tendre. Il lui reste suffisamment d'énergie libidinale pour investir les objets externes.
Lorsque la libido qu'il met dans les objets extérieurs n'est pas satisfaisante (insuffisance du retour, trop négatif, traumatisant), il réinvestit «trop»sa libido sur sa personne. Les attentes extérieures des parents s'intériorisent sous forme de Moi Idéal, auquel il va tâcher de donner corps et tenter de s'identifier. Par effet de vase communiquant, la moindre libido disponible va appauvrir ses pulsions vers les objets extérieurs. Le surinvestissement de la libido du narcissique sur lui-même n'est qu'une tentative de combler la défaillance extérieure.

Il y a déséquilibre aussi lorsque la balance penche vers l'extérieur.
Les troubles du narcissisme secondaires sont les suivants :
- La vulnérabilité narcissique diffuse
- La quête du miroir (recherche d'admiration de l'objet pour lutter contre le manque

[1]FREUD, Sigmund« *Pour introduire le narcissisme* »La vie sexuelle.
4ème édition PUF - Paris - 1973

d'estime de soi)

- La vie relationnelle non investie. Il n'y a pas d'altérité. L'autre est utilisé par l'emprise ou comme miroir. Il est vu comme double ou ultra idéalisé.
- La quête d'idéal. Les avis, projets, peuvent changer dès la première déception.
- La menace de mort de l'objet entraînant dans sa perte le sujet lui-même, ce qui nous ramène à l'issue même du mythe.

Freud pensait que la schizophrénie était un trouble du narcissisme.

D'autre part, les conséquences d'un stade du narcissisme primaire traumatique semblent se définir ainsi :

Si les expériences de désintégration sont supérieures aux expériences de satisfaction, au lieu d'accéder au primat du principe de plaisir l'individu s'oriente vers la contrainte de répétition pour arriver à lier les affects ou pulsions effractantes, l'intégration des expériences sera plus difficile, le bébé étant plus dans une logique de survie que dans le plaisir de la croissance et du développement.

D'autres psychanalystes ont mené une investigation après lui sur ce champ de vie, et chercher à comprendre, au delà de la névrose, quels troubles ces traumatismes engendraient dans la personnalité.

Il faut en passer pour comprendre l'élaboration du narcissisme primaire - c'est à dire la préhistoire de l'identité de l'individu, quand le champ de conscience passe de l'indifférencié au différencié par des concepts assez compliqués à comprendre- en tout cas par moi -, construits parallèlement par des psychanalystes qui y ont appliqué chacun son vocabulaire propre. Au total, le champ lexical est complexe et très large.

C'est pourquoi j'ai choisi d'aborder cette nébuleuse auteur par auteur, en leur attribuant à chacun un ou plusieurs mots clé attribués à la formation du narcissisme primaire, même si petit à petit un champ lexical global a fini par devenir le langage commun.

3.1.2. FERENCZI ET L'IDENTIFICATION PROJECTIVE[2]

Ferenczi croit au trauma réel, et non au trauma fantasmé de l'hystérique tel que Freud l'a analysé. Le trauma par excès ou par défaut. Il se rend compte que les traumas vécus dans la toute petite enfance ne pouvaient être remémorés par les méthodes classiques de la psychanalyse, car vécus à un âge trop immature pour être refoulé. Ferenczi décrit le trauma comme un choc, une commotion, qui fait éclater la personnalité. Il a cherché à décrire le clivage qui en résulte par toutes sortes d'images : clivage d'une partie morte, tuée par la violence du choc, qui permet au reste de vivre une vie normale, mais avec un morceau de la personnalité qui manque, qui reste hors d'atteinte, comme une sorte de kyste à l'intérieur de la personnalité; ou encore, sous l'effet de chocs répétés, il parle de clivages multiples, qui peuvent aller jusqu'au morcellement en fragments innombrables, l'atomisation. Comme si la personnalité agressée se fragmentait pour se sauver dans tous les sens, augmentant ainsi la surface à opposer au choc.

3.1.3. MELANIE KEIN ET L'IDENTIFICATION PROJECTIVE[3]

Mélanie Klein, en 1946, parle d'identification projective. C'est à dire que, partant du fait que l'objet est ressenti soit comme totalement bon ou totalement mauvais par le bébé, ce qu'il ressent comme étant «mauvais» à l'intérieur de lui est clivé puis projeté sur un objet externe. Il «désamorce»de cette façon le mauvais en lui et s'offre la protection d'externaliser ce danger. Bref, on externalise le mauvais et par introjection, on internalise le bon. C'est effectivement beaucoup plus «safe».

Il est bien compliqué de comprendre physiquement et affectivement ces notions que les psychanalystes ont placées dans la vie psychique du bébé. Il s'agirait d'une gestion des affects bons/mauvais ressentis inconsciemment par le bébé.

Le bon, c'est la satisfaction des besoins (chaud/froid, faim, «sécurité»et complétude par la présence de la mère, homéostasie). Le mauvais, c'est l'insatisfaction, la frustration.

---

[2]FERENCZI,Sàndor. *Transfert et introjection*. Petite bibliothèque Payot.

[3]SEGAL, Hanna. *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*. Bibliothèque de psychanalyse. PUF 1969

Ça veut dire que le bébé a déjà conscience d'un moi/pas moi, extérieur/intérieur pour pouvoir projeter ou introjecter.

J'ai beaucoup de mal à concevoir ces théories, je peux les reporter et en comprendre le principe, mais à aucun moment je ne suis arrivée à ressentir comment un désagrément ou une satisfaction peuvent être transformés en actes psychiques de rejet ou d'incorporation. C'est pourquoi je ne fais aussi qu'évoquer Mélanie Klein.
Malgré tout, la scission Bon/Mauvais, peut perdurer.

On la retrouvera sous forme de contrastes extrêmes dans les rêves.

Réf : Le point. Les textes fondamentaux sur la psychanalyse

3.1.4. BION ET LA FONCTION CONTENANTE ET SYMBOLIQUE[4]

Bion ira plus loin en en faisant le moyen de communication de base de tout le genre humain.
Qu'est-ce que la fonction symbolisante ?
Elle est l'outil clé qui fait de nous des êtres humains, elle est à la base de la conscience et conceptualise le vécu sous toutes ses formes.

Selon Bion, l'identification projective est formatrice de l'appareil à penser les pensées. Le nourrisson est bombardé de données sensorielles confuses qu'il ne peut comprendre. Il projette alors sur la mère cette expérience angoissante.
En accueillant les projections de son enfant «les éléments béta» et en les lui restituant «désamorcées», «désintoxiqués» par ce que Bion appelle la «fonction alpha» de la mère, elle permet à l'enfant de sortir du fantasme de tout bon/mauvais extrêmement chargé d'angoisse et de se construire. Le «filtre magique» est la fonction symbolisante de la mère qui met en pensée et restitue de manière acceptable la projection psychique du petit enfant, trop immature encore pour avoir sa propre fonction symbolisante. C'est le

[4]BION, Wilfred Ruprecht. « La fonction Alpha »tiré de « *Aux sources de l'expérience* » PUF- 1979

rôle «contenant» de la mère, et par conséquent, du thérapeute, nous le verrons plus tard.

Par contre, si, par sa capacité de «rêverie», la mère ne parvient pas à détoxiquer les éléments que le bébé a évacués vers elle, ils seront réintrojectés sous une forme encore plus terrorisante puisque additionnées de l'incapacité du sujet à les gérer, poussant le bébé à ne pas penser mais à halluciner ou à évacuer par l'agir. C'est ce que Bion appelle la terreur sans nom.

3.1.5. WINNICOTT

«L'environnement, au début de la vie, fait partie intégrante de l'enfant et la notion d'identification primaire permet de cerner cette première expérience de l'être humain qui au départ de la vie a le sentiment de ne faire qu'un avec la mère.»
(«Jeu et Réalité», p.111/112)

Contrairement à Freud, Winnicott place au centre du développement de l'enfant son environnement. C'est à dire la mère ou la personne ayant la fonction maternelle. C'est un point fondamental. L'enfant n'est plus un individu qui assure sa propre structuration mais un être en devenir dont l'immaturité des fonctions l'oblige à avoir recours à celles existant à l'extérieur. C'est à dire qu'au même titre qu'il ne peut se nourrir seul, il ne peut se définir, se contenir, symboliser. Mais ces fonctions sont aussi nécessaires à sa survie que l'air et le lait. C'est pourquoi elles sont externalisées, comme une personne sous dialyse externalise la fonction de ses reins. Toute l'évolution va consister à faire siennes ces fonctions pour s'autonomiser. Voilà comment ainsi mis en lumière, le rôle de la mère prend une importance capitale. Car le bébé n'aura pour se structurer à sa disposition que ce dont la mère dispose elle- même. Il intègrera la fonction «en l'état», du meilleur au pire état, voire qu'il fasse sans.

A. LE SENTIMENT D'EXISTER [5]

«No such thing as a baby !" D. Winnicott

Pour Winnicott, le narcissisme primaire se définit comme l'état de quasi fusion entre l'individu et son environnement impliquant une dépendance absolue et la nécessité du holding environnemental garantissant sa survie. La distinction du moi et de son environnement sera le signe de l'évolution saine du processus d'identification et de différenciation.

Pour acquérir un «Self», qui pourrait se définir comme «le sentiment de soi», le bébé se voit dans le regard miroir de sa mère. Si la mère est suffisamment bonne, l'enfant commence à exister, il a des expériences, il édifie un Self personnel, il peut dominer ses instincts et faire face ensuite aux difficultés de la vie. La vie vaut la peine d'être vécue.

Il est ici question d'amour, rien moins que de l'amour. Une mère regarde son bébé comme une personne qui lui apporte des satisfactions de toutes sortes. Gratification, plénitude, fierté, joie, plaisir physique, etc. L'existence de cet être crée du plaisir. Abreuvé à cette source, le bébé trouve un sens à son existence.

Bien plus que le miroir - objet inanimé- comme concept Lacanien, où le regard reconnaît son être et sa limite, c'est toute la personne de la mère que Winnicott engage[6], chaleur, gestuelle, expressions, regard qui sert de miroir au bébé et le reconnaît comme être. Être, c'est provoquer de la joie et de la satisfaction, une réflexivité s'installe dans le plaisir qu'il trouve lui dans la présence physique de sa mère. Avant même de se considérer comme «aimable», il y a un plaisir à être. Ensuite vient le plaisir à«être quelqu'un». «Je suis vu donc je suis». Et bien plus encore, être a un sens, la vie vaut la peine d'être vécue et mon existence en ce monde a un sens. J'ai un sens.

Voici un exemple de REL au cours duquel la rêveuse recrée une matrice maternante qui va lui permettre de reprendre contact avec un environnement sécurisant et donner un

[5]WINNICOTT, D.-W. « *La préoccupation maternelle primaire* ». 1956

[6]WINNICOTT, D.-W. *«Le contre-transfert» de la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1949.*

sens à sa présence au monde, la légitimer dans la place qu'elle y occupe.

REL 2

Je vois une forêt touffue, un cerf regarde. Le fleuve devient plus calme, on débouche dans une forêt tropicale. Il y a des oiseaux de toutes les couleurs dont les cris résonnent, des poissons agitent l'eau, c'est très riche, l'eau est tiède. C'est très ressourçant, c'est plein d'humus, de vie qui se transforme en cycles infinis. Je me sens vraiment chez moi. C'est une nature dont je fais partie, il y a ma place, je suis pieds nus. C'est tout. Je m'allonge sur un tronc d'arbre moussu. Il est creux, il fait comme un berceau dans le cylindre du tronc. Je me balance dedans de droite à gauche, j'en sors pour m'allonger sur la terre. Il y a la lune et les étoiles, c'est serein, doux et chaud. Et voilà.»

Notons les symboles très positifs de la Grande Mère : la forêt primordiale touffue et sauvage, l'humus, les cycles infinis, baignée par la présence du cerf, le père. Le contact avec cette matrice originelle (animaux, végétation, terre), intacte et sauvage, puissante, donne à la rêveuse une énergie qui lui permet d'accéder à la Bonne Mère et son giron : le berceau, étroit et vivant du creux de l'arbre auquel elle imprime elle-même son mouvement de bercement, comme l'intégration d'un handling bienfaisant.
« Serein, doux, chaud », on ne peut mieux parler du lien fusionnel de la mère au petit enfant, bien avant la communication verbale, symbolisé ici par le contact presque « peau à peau » de son corps avec la terre sur laquelle elle s'allonge doublée de la présence de la Lune, vision plus « différentiée »de la mère.

Si l'enfant ne peut acquérir un "self", si la mère n'est pas suffisamment bonne,[7] il lui est difficile d'exister au regard de la mère, pas d'endroit serein ou telle une graine il peut « germer », croître et grandir, c'est-à-dire se différencier, le Self peut se permettre de mourir, le sentiment de réel est absent, le sentiment d'inutilité prend racine, les difficultés de la vie auront du mal à être absorbées (et encore moins les satisfactions).

[7]WINNICOTT, D.-W. La mère suffisamment bonne. Petite bibliothèque Payot.- 1996

La maturité du Self fait que les expériences instinctuelles viendront renforcer le Moi alors que son immaturité fait que les expériences instinctuelles le démembrent (trop fragiles)
D'où la formation du Faux-Self. Nous y reviendrons plus bas.

B. LE GOING ON BEING

Le bébé est avant sa naissance dans la toute puissance absolue. Le besoin est assouvi avant d'être ressenti, l'inconfort, le manque n'existent pas. Puis il doit petit à petit faire l'expérience qu'elle n'est plus possible.
La mère suffisamment bonne, et donc suffisamment défaillante, laisse des mailles couler dans le lien qui se tricote entre elle et son enfant. C'est par cette épreuve de séparation, impliquant des états de rage, de détresse et de dépression que l'enfant accède à la réalité de la vie, qu'il pourra mettre en œuvre intuitivement sa façon de sortir de la frustration pour individualiser, s'autonomiser, se constituer comme sujet et quitter l'illusion de l'omnipotence.
La rythmicité des soins induit un sentiment de continuité d'exister, sentiment de sécurité de base.

C. JE SUIS SEUL.[8]

Grâce à l'objet transitionnel, l'enfant va pouvoir élaborer une mère présente/ absente et créer un continuum de présence, socle de sa sécurité intérieure. Il va pouvoir se détacher de la mère, même physiquement, pour partir à l'aventure, relié par l'objet transitionnel, béquille de la symbolisation de la mère puis sans, plus jamais abandonné puisque accompagné de la symbolisation intégrée de la mère. Mais, plus que l'objet transitionnel, ce doudou aujourd'hui tout à fait reconnu et qui a fait la célébrité de Winnicott n'est qu'un bout du concept. Ce n'est pas seulement l'objet qui est transitionnel, il existe aussi pour Winnicott un autre moyen transitionnel où l'on est dans un go-between entre absence et présence, entre moi et non-moi : l'espace. L'enfant y expérimente la présence non-active de sa mère. Elle est là, même s'il ne la regarde pas et peut vivre en pleine

[8]WINNICOTT, *D.-W.* « La capacité d'être seul ». Petite bibliothèque Payot

sécurité une aventure d'exploration dans le jeu. Il internalise la présence de la mère et vit une expérience seul, mais ce qui l'en rend capable, c'est qu'il sait que la mère est là. C'est une observation qui m'apparaît d'une grande finesse et d'une grande importance car, on le verra plus tard, cet espace est réactualisé au cours de la relation thérapeutique.

*«**Ce n'est pas l'objet qui est transitionnel »,** écrira DW, **«l'objet représente la transition** du petit enfant qui passe de l'état d'union avec sa mère à l'état où il est en relation avec elle, en tant que quelque chose d'extérieur et de séparé.* [9]

«Pour se séparer psychiquement de l'autre, il faut avoir suffisamment de présence de l'autre en soi, une présence satisfaisante dont on pourra se séparer.» Roussillon. Agonie, Clivage et Symbolisation. Puf 2007

Entretien séance 7 :

« Je me sens vide. J'ai l'impression d'être encore tombée dans un trou. »

Je suis dans la survie.

Th: qu'est-ce que ça vous évoque?

« Une sensation de vide. Il n'y a pas d'appui, je ne peux pas toucher quoi que ce soit. Il n'y a pas de présence. Je tombe et rien n'arrête la chute. J'ai beau lancer mes bras, ils ne touchent rien autour d'eux. »

Dans le REL, la trace de la solitude vécue comme un risque de perte de contact avec la vie et donc un sentiment de mort imminente peut prendre la forme du cosmos, d'un univers sans air, sans lumière, sans contact, et où la liberté de mouvement et de choix est avant tout anxiogène.

[9]WINNICOTT, D-W. «*Jeu et Réalité, l'espace potentiel* ». Gallimard. 1970, p.26

3.1.5. ANZIEU ET LE MOI PEAU[10]

«*Par Moi-peau, je désigne une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps* » (Anzieu, 1995).

Si j'ai bien compris, c'est l'internalisation de la fonction contenante de la mère. C'est créer son propre self, penser. La fonction contenante du Moi-Peau est une séparation intérieur/extérieur, souple et solide, poreuse mais pas consistante et solide. Il crée la liaison et la cohérence des éléments internes et les limite. En somme, il est à la naissance du différencié.

Ses fonctions :

- éviter l'éparpillement des objets internes dans un espace sans frontières et lier ces objets en un ensemble cohérent ;
- jouer un rôle de pare-excitation en évitant l'effraction du psychisme par des excitations trop grandes venues du monde extérieur.

RÊVE 1

Je descends le fleuve, entre deux eaux. Les yeux peuvent voir loin. Je croise une pirogue avec des hommes primitifs dedans, je les mange avec une cruauté de crocodile. Je revois cette barque avec des hommes aux cheveux noirs, je deviens l'un d'entre eux. On avance, une nuée d'oiseaux s'envole. Je touche la surface de l'eau. Je redeviens moi-même. Ça m'arrache toute la peau. Je n'ai même plus de paupières, je ne suis même plus protégée de la vision du monde en fermant les yeux. (pleurs)

Je fais la planche sur l'eau et je suis un homme. J'ai un sexe d'homme, tout aussi privé de peau que le reste du corps, le soleil tape dessus. On ne voit pas les contours. La lumière

[10]ANZIEU, Didier. *« Le Moi Peau »*. Éditions Dunod - Paris - 1995

est très blanche. L'eau est en dessous et moi en sandwich au milieu, ce n'est pas confortable, entre trop froid et trop chaud.
Je cherche une solution. Je me dissous à la surface, il ne reste rien. Je ne fais plus obstacle entre eau et soleil. J'ai l'impression d'être morte, ne plus exister du tout, il n'y a plus de corps ni de matière.
Rien ne se passe. Il n'y a pas de suite, c'est la fin du scénario. J'essaie de trouver une issue.

Dans ce premier rêve de la cure, au-delà de la perception d'une persona cruelle et sans sentiment figurée par un crocodile qui dévore des humains, la rêveuse donne une vision plus profonde et sensible de son inconfort psychologique: « prise en sandwich », paralysée entre le regard brûlant mais vide (la lumière est blanche) du père et les eaux froides de la représentation maternelle, elle est coincée. Son absence de peau lui donne une vulnérabilité accrue. Elle ne peut se rassembler, se définir, se protéger d'un environnement indifférent, hostile. Son animus, indifférencié et auquel elle s'identifie, est mis à mal et lui aussi succombe à une vulnérabilité totale à l'exposition au non-regard du père.
Le fantasme de la mort à soi-même n'est pas loin. Malgré tout, la dissolution est à considérer comme une première acceptation, qui permet une fluidification de la problématique et peut-être une renaissance, remise ce jour-là à plus tard.

RÊVE 18
J'ai une antimatière intérieure, elle attire la matière et la transforme en vide.
J'ai vu d'abord une tête de chien sympa. J'attrapais sa tête comme une boule de bowling par les narines.
Je frappe son corps par terre comme une serpillère, très violemment, ça devient une image de chien horrible attaché à l'arrière d'une voiture, il ne lui reste plus de peau, il est écorché. Je vois la souffrance du chien qui a dû mourir derrière la voiture comme ça. L'animal fait confiance à ses maîtres, il y a une incompréhension par rapport à cette trahison.
Ce rêve aux images violentes met la rêveuse en contact avec un ressenti - proche de

l'intolérable- de vide intérieur. Il attire instantanément une défense sous la forme d'une rage destructrice envers un chien frappé, puis écorché vif. Le chien, auquel la rêveuse donne le rôle d'objet puis auquel elle s'identifie, perd sa peau, et comme dans le premier rêve, à la suite d'un vécu traumatique. Serait-il ici l'évocation du trauma narcissique primaire, qui fait qu'un enfant en « insuffisance de mère » se retrouve lui aussi sans peau, à la merci de « ses maîtres », dans une totale incompréhension de ce qui lui arrive mais dans un ressenti de souffrance qui s'exprime ici clairement.
De plus, le chien représente la nature instinctuelle, ici malmenée. L'être ne peut même pas s'appuyer sur ses instincts qui sont bringuebalés, déchiquetés.

3.1.6. CICCONE ET LE SENTIMENT DE SÉCURITÉ[11]

Pour Ciccone aussi, la présence de l'objet alternée avec son retour, leur rythmicité régulière garantit le sentiment d'une sécurité de base. Une présence constante mettrait le bébé dans l'impossibilité de s'éprouver, de laisser advenir un Self. L'expérience de l'alternance présence/absence est maturative puisque le bébé va apprendre à survivre à l'absence en l'élaborant grâce à la fonction symbolisante. Il faudra bien sûr que la rythmicité évolue avec la maturation du psychisme du bébé.

3.1.7. JUNG. LA MERE, RECEPTACLE DE L'AME.

« La différenciation constitue l'essence même de la condition sine qua non du conscient. C'est pourquoi tout ce qui est inconscient demeure indifférencié et tout ce qui se déroule inconsciemment procède d'une indifférenciation. »[12]

Avant que le patient puisse aborder dans son parcours d'individuation les archétypes de la persona, de l'ombre, de l'anima ou de l'animus, c'est à l'Archétype de la bonne mère qu'il va devoir se référer. Parce que c'est là que le bât a blessé, il va devoir la recontacter

---

[11] CICCONE, A. *«Le bébé dans l'économie narcissique parentale.»* Intervention à l'occasion du 6ème congrès national « Entre corps et psyché … » Sa Majesté Le Bébé, La Rochelle, Juin 2006

[12] JUNG, *Carl Gustav*. « Dialectique du Moi et de l'Inconscient ». Poche. 13 octobre 1986

et l'intégrer pour pouvoir ouvrir une aire de réparation intérieure.
La blessure narcissique primaire a laissé en friche derrière elle toutes les étapes suivantes. La persona recouvre la totalité de la personnalité (le Faux-Self de Winnicott), ou fait défaut, l'Ombre n'est pas différenciée, l'Anima et l'Animus en syzygie. Le processus d'individuation reprendra son cours quand l'Archétype de la Mère aura repris ses fonctions et rétabli suffisamment l'individu pour le remettre sur la voie du développement.

Exemple d'animus/anima mal différenciés

RÊVE 15
Quelqu'un me tire par les cheveux. Je suis comme un Pinocchio, je gesticule. Il faut me couper les cheveux pour me libérer. Mes cheveux s'arrachent. Je ne ressemble à rien, je suis comme un pantin, avec des couleurs vernies, j'ai l'air de n'importe quoi, d'un homme en plus.
Quelques phrases ici suffisent à camper les insuffisances de différentiation vis à vis de deux archétypes: la persona et l'animus.
Pour se libérer d'une emprise portant atteinte à sa féminité, la rêveuse laisse ses cheveux dans la bataille. Perdant son identité féminine, elle « ne ressemble plus à rien », si ce n'est à un pantin, Pinocchio, pantin articulé en bois, qui représente, comme le symbole de la poupée, la conformité aux apparences, la présence au monde sous forme d'un être qui a perdu sa chair et son sang - et son âme - pour convenir. Il ne décide pas, on lui tire ses ficelles.
La persona est indifférenciée, l'animus aussi.

D'autre part, la matière symbolique d'essence jungienne, présente dans le REL, va permettre de vivre le chaos non représenté jusque là créé par la blessure narcissique, de le mettre en image et de le faire sortir de l'ombre et de l'indifférencié. En lui donnant un visage, le REL donne à la blessure un début d'issue.

3.2. LES BONNES CONDITIONS

«Au commencement, il est impossible de parler de l'individu sans parler de la mère, parce que, selon moi, la mère, ou la personne qui en tient lieu, est un objet subjectif - autrement dit elle n'a pas été objectivement perçue - et donc la manière dont elle se comporte fait partie intégrante du tout petit. » Donald Winnicott

Lorsque la période d'élaboration du narcissisme primaire « se passe bien », ou suffisamment bien comme l'aurait dit Winnicott, le petit enfant a intégré :

- un sentiment de soi, (le self) qui prend même une forme presque nucléaire, un sentiment de cohésion du moi, où les différentes parties du moi sont liées,
- un non-moi, à l'extérieur de cette frontière, qui donne naissance à un objet vécu comme tel,
- une sécurité intérieure (présence intégrée de la mère même en son absence),
- un sentiment de Moi par rapport à l'autre (la relation à l'objet est possible), grâce à une frontière entre Moi et l'autre,
- Un sentiment de Moi contenu comme par une peau qui donne un contour et m'intronise comme individu «contenu»,
- l'objet n'est pas source d'angoisse mais d'enrichissement, il suscite l'échange sans crainte de fusion, d'effondrement, de perte d'identité,
- le sentiment que le soi et donc la vie acquièrent un sens… Et valent la peine d'être vécus même si ce n'est évidemment pas conscientisé.

Les conditions pour que ça se passe bien.

1. L'ENVIRONNEMENT :

Une mère suffisamment bonne, c'est à dire :

Une mère en bonne santé physique et psychique et suffisamment disponible. Elle assure les fonctions de bases définies par Winnicott :

- le handling,
- le holding,
- la contenance,

- le rôle de miroir,
- la continuité dans ses soins et sa présence. Elle est prévisible pour l'enfant.

3.2.2. LA SENSIBILITE DU SUJET

Les ressentis, les besoins, la réactivité émotionnelle, la santé, la sensibilité sont des variables. Aucun bébé n'a les mêmes. Il y aura une harmonie quand la disponibilité et la disposition de l'une s'adaptent à la sensibilité et aux besoins de l'autre, variables aussi dans le temps.

Une mère dépressive, hypersensible, narcissique, malade, indisponible parce qu'elle travaille trop, est trop préoccupée, en deuil, en souffrance, absente, ne pourra pas sursoir aux besoins de base de son enfant.
De même, l'exigence ou l'hypersensibilité de certains bébés peuvent être ou paraître exorbitantes.

Au résultat, il y a un déséquilibre, une détresse. L'enfant ne parvient pas à faire face à ce que le monde lui propose et ses ressources sont insuffisantes, malgré qu'elles soient grandes, il va devoir trouver un moyen de survivre à des situations qui le dépassent avec les moyens qui sont les siens. Ce ne sera hélas pas sans conséquence.

SYNTHÈSE

Quand les conditions sont bonnes, un tout petit enfant peut franchir les différents stades qui jalonnent le parcours de l'indifférencié, de la fusion et de la dépendance totale à l'objet, à un stade qui va lui permettre d'aborder l'Œdipe avec les ressources nécessaires.

Le Self, c'est à dire la sensation d'être soi, (je l'appelle comme ça pour le différencier du Soi Jungien) est élaboré.
L'enfant se reconnait comme individu différencié et ses parents comme d'autres individus.

- Il a une sensation d'être,
  - Il peut contenir ses pulsions sans recours extérieurs - ou en tout cas s'il s'y initie,
  - Il a internalisé une sécurité fondamentale qui lui donne les moyens de «compter sur lui». Il peut aussi appréhender l'environnement même s'il contient de l'imprévisible puisque en lui se trouve un «noyau dur» de sécurité fait d'une présence maternelle et paternelle muée en base solide d'enracinement et de sentiment d'être seul sans être abandonné.
  - «Décollé» de son environnement, il a fait le deuil de sa toute-puissance primaire, pour accéder à un désir pour un objet défini, désir qu'il va être à même d'exprimer ou de mettre des moyens en ouvre pour tenter de satisfaire.
  - Il est mû par le principe de plaisir. On pourrait dire qu'il est soumis mais je préfère dire qu'il y a accès, maintenant qu'il a établi la base suffisamment solide de son identité. Son énergie pulsionnelle - sa libido - peut désormais se tourner vers l'extérieur.
  - Il se sent aimé et reconnu. La vie a donc un sens et surtout sa vie, son existence, ont un sens, car c'est de sa légitimité au monde qu'il est question.

  Toutes ces étapes sont des acquis. Cela veut dire, qu'à moins de traumas externes très violents et désorganisateurs, sa structure est posée pour toujours.

4. QUAND ÇA NE SE PASSE PAS ASSEZ BIEN

La conception classique du traumatisme que nous a laissée Freud est celle d'un évènement réel ou fantasmatique vécu dans un premier temps, puis, en raison le plus souvent des désirs inacceptables - c'est à dire interdits - qui y sont associés, renvoyé dans l'inconscient (refoulé) dont il ressort sous forme de symptômes par exemple. On sait aussi que cette situation conflictuelle refoulée peut se déplacer par transfert sur une situation présentant un lien d'analogie avec la première et se «revivre »ainsi au présent, en toute inconscience. Le désir peut aussi être détourné et prendre pour objet un substitut acceptable.

Cette situation actuelle est donc le déclencheur d'un certain nombre de symptômes qui ne sont que des compromis entre désir (passé) et défense contre le retour à la conscience de ce désir.

4.1. SPITZ ET L'HOSPITALISME[13]

René Spitz a montré que le petit enfant séparé de sa mère présentait au bout de quelques semaines à quelques mois un syndrome grave de repli relationnel, suivi d'un arrêt de l'évolution psychomotrice. Les réactions à la perte de la mère ont apporté la preuve négativement que l'objet libidinal était déjà constitué pour le bébé. Le terme "hospitalisme" recouvre "l'ensemble des troubles physiques dus à une carence affective par privation de la mère survenant chez les jeunes enfants placés en institution dans les dix-huit premiers mois de la vie." L'enfant ne se nourrit donc pas que de lait et son développement psychique et même moteur vont de paire - même si l'on ne sait pas encore les nommer - avec la présence agissante d'une mère dont la fonction n'est pas uniquement de lui donner le sein. Et ce quelque chose qu'elle donne à l'enfant lui est aussi vital que le lait puisqu'en en étant sevré, il peut mourir.

[13]SPITZ, *René*. « De la naissance à la parole » (la première année de la vie). PUF 1968

Rêve 14

Je vois un berceau d'enfant. Il y a des voiles de tulle au-dessus, très ornementés. Le bébé est sacrifié. On laisse la fenêtre ouverte et il meurt de froid. Il y a une atmosphère bourgeoise feutrée. Il n'a pas de visage parce qu'il n'a pas de lien charnel avec sa mère. Il est inexistant dans l'indifférence générale.

Au quatorzième rêve, la rêveuse s'autorise une régression. Pour encaisser la violence du ressenti, elle le met à distance en scénographiant le rêve. Le « je »est remplacé par le bébé, dont elle parle à la troisième personne. Le ressenti de non-lien avec la mère est noyé dans « l'indifférence générale », preuve d'une sensation à un âge où la mère comme individu n'est pas encore symbolisé. Les mots : « inexistant » et « indifférence » sont à eux seuls porteurs de la clé: sans regard, sans chaleur, la rêveuse enfant se sent « inexister ». C'est un état qui n'est pas encore une mort psychique, mais juste l'origine du « vide », qu'on retrouvera dans d'autres rêves.

L'environnement, mortifère, parle de froid, d'absence de visage (il y a déjà le mot absence !), d'indifférence, de feutré. Rien de précis, pas d'acte, mais des non-actes, et des non-sentiments, des non-visages.

4.2. FERENCZI ET LE TRAUMA[14]

Qu'est-ce donc alors que l'enfant n'a pas eu et qui peut laisser des traces traumatiques graves à l'âge adulte ?

Ferenczi est le premier à considérer, contrairement à Freud, que le trauma peut être réel, et non fantasmé. Les traumas qu'ils évoquent sont vécus dans la toute petite enfance ne peuvent être remémorés par les méthodes classiques de la psychanalyse, car vécus à un âge non-verbal pour être refoulés.

Il inverse aussi sa façon d'envisager le trauma vécu dans la toute petite enfance. En effet, pour lui, le trauma n'est pas seulement en lien avec un événement qui a eu lieu dans le

[14] FERENCZI, Sandor. *Le Traumatisme*. Paris, Payot, coll. "Petite BibliothèquePayot", 2006

passé mais aussi il l'envisage en creux, c'est à dire comme quelque chose qui n'a pas eu lieu dans le passé et aurait dû avoir lieu pour structurer le psychisme du bébé. Celui-ci va devoir alors agir sur sa propre plasticité pour s'adapter au manque. C'est un trauma par défaut. Une absence répétée de réponses de l'environnement parental peut mettre l'enfant dans une telle détresse qu'il peut aller jusqu'à mutiler précocement son Moi. On parle de mutilation car l'enfant, au même titre qu'on se coupe un bras ou une jambe, s'ampute d'une partie de son moi pour survivre. Ferenczi décrit le traumatisme comme un choc inattendu, violent, écrasant, une "commotion psychique" soudaine qui anéantit le sentiment de soi, la capacité de résister, d'agir, de penser, de se défendre. L'angoisse traumatique est la conséquence de l'impuissance, l'incapacité de s'adapter. »
Ferenczi a été le premier à avoir souligné la place prévalente que la présence de l'objet (la mère ou son tenant lieu) peut avoir dans l'organisation de la psyché, ceci du fait qu'il a compris, avant tout autre, que la nature des traumatismes psychiques présentés par les patients n'était pas uniquement d'ordre sexuel ; il propose de voir la nature des traumatismes comme pouvant être liée aux empreintes psychiques laissées par les «défauts de qualités »des réponses de l'objet à ses besoins affectifs : à savoir qu'en cas de «carence de l'objet primaire »et de «non réponses », les conséquences peuvent en être des blessures non-cicatrisables du moi pour l'infans, blessures qui viennent «endommager »son moi et qui paralysent ses capacités de pensée, comme ses capacités d'élaboration. (Voir rêve 14, paragraphe précédent)

Il est le premier à évoquer le clivage d'une partie morte, tuée par la violence du choc, qui permet au reste de vivre une vie normale, mais avec un morceau de la personnalité qui manque, qui reste hors d'atteinte, comme une sorte de kyste à l'intérieur de la personnalité.

RÊVE 16

(Pleurs) Un squelette d'oiseau au fond d'un trou, son bec claque, des lumières blanches arrivent dessus, il y a du sang qui coule et féconde la terre. (pleurs) Je sens que le sang devient noir. Il fait des gros caillots comme un avortement. (pleurs +++) Il n'y a plus rien, que du silence. Après une débâcle, une sorte de bidet. Je vois… Un oiseau (…) Je regarde la terre, je le vois mal, on entend un chant d'oiseaux, dans le silence du matin.

Juste ça, cette ligne au sol et une petite branche, ça fait comme une illustration dans les contes russes. Marron, vert… (Pleurs ++)

Dans ce rêve vécu dans les larmes, l'oiseau est au fond d'un trou. Inaccessible au regard, il meurt sans témoin. Un début de vie est évoqué qui tourne court (dans l'interrogatoire, il n'y a pas d'avortement ou de fausse couche vécus par elle ou par sa mère).

On peut se demander si ce petit oiseau, au fond de son trou, qui se vide de son énergie vitale, n'est pas une image d'un fœtus dans une situation de détresse.

Il peut tout aussi bien être l'expression d'une partie de la psyché laissée à l'abandon, proche de la mort psychique.

4.3. WINNICOTT ET LA CRAINTE DE L'EFFONDREMENT[15]

C'est dans « La crainte de l'effondrement », article paru après sa mort, en 1974, que Winnicott développe cette perspective. Dans cet article, il soutient que « la crainte clinique de l'effondrement est la crainte d'un effondrement qui a déjà été éprouvé. » (p.209). «Les patients qui souffrent d'une peur perpétuelle d'effondrement ont besoin qu'on leur dise que cet effondrement a déjà eu lieu. »

«Il s'agit d'un fait que le patient porte lointainement caché dans l'inconscient. Mais l'inconscient, écrit Winnicott, n'est pas ici l'inconscient refoulé de la névrose. Dans ce contexte singulier, l'inconscient veut dire que le moi est incapable d'intégrer quelque chose, de l'enclore. Le moi était trop immature. ».

RÊVE 34

Je suis dans la cuisine, à côté d'un aquarium rectangulaire, une robe verte avec une ceinture à la taille, des chaussures vernies orange/ rouge avec un côté apprêté, figé, engoncé qui répond aux codes.

[15]WINNICOTT, D.W, « La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques » Gallimard.2000

Il y a une forêt représentée sur la robe, elle devient vivante, m'enlève la matérialité de mon corps, je me dématérialise. Retour dans la forêt avec le chaperon rouge et le loup avec la langue rouge.

C'est morbide, ça fait peur, il y a la mort qui se cache là-dedans. La forêt est presque noire, c'est un gouffre, elle happe, elle est comme mouvante, il fait presque nuit. Il y a un gouffre en plus dedans, très profond et immense, c'est vraiment le gouffre de la mort, on est tout petits, même le loup fait ridiculement petit, le bord peut s'effondrer à tout moment. C'est comme une énorme matrice dévorante qui avale les rebords, de l'antimatière qui ne cesse de s'agrandir, tout disparaît à son contact, on va être broyés, anéantis.

L'évocation de l'« antimatière »revient, suivie de la sensation de mort imminente. Tout y passe. L'inconscient, symbolisé ici par la forêt profonde et ce qu'elle cache de terrible, dévoile l'anéantissement pressenti, le trou d'antimatière auquel rien ne résiste et qui poursuit sans interruption son œuvre dévorante. Le drame est devant elle, inéluctable mais non encore advenu.

«Cela veut dire que l'épreuve initiale de l'agonie primitive ne peut se mettre au passé que si le moi a pu d'abord la recueillir dans l'expérience temporelle de son propre présent ». «Autrement dit, le patient doit continuer à chercher le détail du passé qui n'a pas encore été éprouvé. Il le cherche dans le futur, telle est l'allure que prend sa quête ».

"La crainte de l'effondrement". Gallimard. p.210

Michael BALINT. Le défaut fondamental. Ed Payot. Ocnophile et philobate. Relation à deux.

4.4. GREEN ET L'ANGOISSE DE LA MÈRE MORTE[16]

Selon André Green, l'enfant peut faire cette sorte d'expérience si sa mère vient à traverser une dépression. Du miroir vivant dont parle Winnicott, l'enfant se trouve devant un être éteint, froid, atone, là où il a connu joie, chaleur, excitation, plaisir. Elle est trop triste pour s'intéresser à l'enfant. Il est exposé alors à un vide, à

[16]GREEN, André. *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris. Les éditions de minuit. 1983

l'impuissance, à la solitude, l'imago de la mère change du tout au tout.
En plus de perdre une certaine qualité de lien, il y a une perte de sens, d'où sentiment de dépression ayant en racine ce que Green appelle l'angoisse blanche, parce que marquée du sceau de la perte. Perte de la relation, perte de son reflet, perte de sens, sentiment de vide, de trou.
André Green. Narcissisme de vie, narcissisme de mort. Paris, Minuit, 2007, p.252
Les rapports perturbés à la mère sont particulièrement clairs dans le REL. Nombreux sont les symboles qui vont venir le traduire.
Rêve 7
« Il y a un oiseau dans un arbre qui tremble très fort. Il est gêné par les frissons de l'arbre, il essaie de s'accrocher avec ses ailes. En vain. Il tombe de l'arbre par terre, dans la neige. Il va mourir. »
Dans ce rêve, ce n'est pas à proprement parler un symbole de la mère qui est évoqué, C'est plutôt une mise en image de la difficulté du lien et du ressenti de rejet du petit enfant par sa mère. Ou alors la mère est ici considérée, à travers le symbole de l'arbre, comme porteuse de son arbre généalogique. Le petit oiseau n'est ni soutenu, ni même ignoré, il est secoué pour qu'il lâche prise et meure. Il témoigne de l'énergie mise en œuvre par l'enfant pour essayer de survivre. La mort et la neige évoqués ensuite sont le constat d'une certaine mort à soi-même ou en tout cas vécue comme telle, auprès d'un environnement trop froid, trop vide et sans interrelation.

Infériorisation de l'enfant lors de la phase œdipienne.
« Il y a un calice en or. A l'intérieur, ça devient du chocolat liquide, je n'ai pas envie de boire, c'est écœurant comme du sang. C'est la coupe de la Reine. Un objet sacré et interdit, ce qu'on appelle interdit sans action ni réaction possible. Ça me fige. Je me sens très petite. Une silhouette de femme avec une couronne sur la tête. Une ambiance très médiévale, moi en reflet toute petite dans la coupe. »
Prenant la forme très classique de la mère lors de la période Œdipienne la Reine fait ici irruption. Elle n'est pas caractéristique de la blessure du narcissisme primaire. En revanche, la mauvaise intégration du narcissisme primaire sain va rebondir sur l'appréhension de l'Œdipe. La petite fille, très dévalorisée, vit un rapport compétitif à sa mère. L'interdit fige, rapetisse. La mère est sacrée inaccessible et interdite.

La sorcière

« Caché dans le tronc d'arbre, il y a une sorcière qui fait des mauvais fruits véreux. Elle leur jette des sorts, ça donne un mauvais goût à la vie, ça gâche tout. »

Dans le dictionnaire des symboles, Georges Romey décrypte la sorcière sur deux niveaux. La sorcière maléfique des contes, caractéristique de la mauvaise relation à la mère. Dans un éclairage plus subtil, la puissance unificatrice des forces du ciel et de la terre. Pour cette fois, je suis persuadée qu'il s'agit bien du rapport négatif à la mère, qui finit par donner un mauvais goût à la vie. La mère, là aussi rattachée à l'arbre, fait penser qu'elle pourrait être porteuse, au-delà de sa propre individualité, de tout un arbre généalogique.

L'araignée

RÊVE 5. Je vois une araignée. Elle est comique, comme celle Redon. Elle fait une grimace, elle tire la langue. Les pattes explosent. Il reste le rond du corps, comme un soleil noir. Un tout petit bout, brillant comme une éclipse.

RÊVE 15.

Un grand singe est assis sur une grosse araignée mappemonde blanche. C'est l'abdomen d'une grosse araignée, remplie de bébés araignées. Ils sortent et montent sur un nuage noir qu'ils dévorent. Ils le désintègrent, il ne reste que du blanc. Un graphisme comme une œuvre d'art, une surface plastique mate sur laquelle roule une boule en acier. C'est le désert total.

Cinq apparitions de l'araignée jalonnent la cure. Au rêve 5, le thème du soleil noir auquel elle s'associe révèle combien la place prédominante de la mère fait écran à l'image du père. Associée à la couleur noire, en opposition au blanc ou à la lumière, elle met en évidence la problématique de la tension des opposés, dans leur plus grande intensité, à savoir le choix définitif vie/mort.

On notera, pour le rêve 15, la puissance neutralisante de l'araignée. L'araignée mappemonde, plus grand encore que le grand singe, porteuse d'une infinité d'araignées, est blanche comme le néant. Leur puissance de destruction laisse un

monde fait de plastique et d'acier, aux formes géométriques déshumanisées, « un désert total ».

Le regard

Je me sens comme cette toute petite fille avec ses cheveux courts, désolation intérieure, sentiment d'insignifiance, d'être une quantité négligeable. Je me sens grise, moche et dans l'ombre, il n'y a pas de regard posé sur moi.

Puis je me vois à la campagne où il y avait ma tante et la gardienne que j'aimais bien. La pièce est baignée de soleil. C'est vivant, il y a beaucoup d'animaux. Je ne suis plus noire mais colorée.

Dans ce rêve, la patiente se représente le non-regard de la mère. Elle ne cite pas implicitement sa mère, mais la suite met en lumière l'appartenance de ce non-regard anonyme. Elle va chercher en compensation une fonction de bonnes mères dans les personnes de sa tante et d'une gardienne. La vie reprend immédiatement : on passe du noir à la couleur, il y a des êtres « vivants », des animaux, de la désolation à la vie.

Le crabe, la mante religieuse

RÊVE 17. Maintenant c'est une mante religieuse marron, moche avec des pattes crochues, velues comme un crabe. Qu'est-ce qu'elle vient foutre ? Elle vient tout gâcher tellement elle a de forces négatives.

Le crabe, visible quand « la mère se retire » nous dit Georges Romey, est bien le symbole d'une relation déshumanisée, recouvert d'une carapace telle que tout contact est interdit. Ses bras sont des pinces, comment être embrassée ? Le risque de reconnaître le besoin pourrait réveiller une souffrance de déception supplémentaire au-delà du supportable.

La mante religieuse, non répertoriée par Georges Romey, semble être une variable féminine du crabe. A ceci près qu'il faudrait y rajouter sa réputation de dévoratrice meurtrière en particulier vis-à-vis du procréateur. La chauve-souris, symbole d'inversion, vient donner l'indice que la rêveuse est prête à recevoir cette image pour pouvoir accéder à un nouveau niveau de conscience.

La mer

(Flo. Octobre 2014. Rêve 18)

Une jeune femme aux cheveux blonds. Elle sourit, se retourne en jouant mais là elle devient noire, ses cheveux sont très beaux, ondulés, elle est en maillot de bain à la plage. L'eau va et vient sur la plage. C'est Arielle, la petite sirène, les pieds dans l'eau, qui regarde vers l'horizon. Elle repense à quand elle pouvait aller dans l'eau. Elle se change en sirène et plonge dans la mer. C'est passé dans une scène de La Petite Sirène 2. Mélodie (la fille de la petite sirène) devient une sirène et chante le fait qu'elle se sent libre dans l'océan. Pourtant, sa mère ne cesse de lui dire qu'il ne faut pas aller dans la mer, parce que c'est très dangereux. Elle plonge plus bas, il y a une caverne, elle rentre à l'intérieur. C'est celle d'Arielle (sa mère) avec d'autres objets. Il y a un tableau d'un roi qui tient, assis dans son manteau d'hermine, une couronne dans une main et un sceptre dans l'autre. Elle se déplace, c'est très fluide. (…)Elle monte sur le puits de lumière, comme dans la Petite Sirène. Mélodie voit un bateau avec une fête mais ça ne l'intéresse pas elle part ailleurs. Dans une grande bibliothèque, sous l'eau, elle regarde un livre : l'Enfer de Dante

A l'opposé des rêves de manque de mère, c'est bien la relation fusionnelle mère fille dont parle cette jeune fille dans son rêve et du « trop de mère », qui lui aussi peut être vécu de manière très traumatique, empêchant l'accès à la différentiation et par là à l'individuation. Dans un récit Disneyien qui met à distance la souffrance, la mer transforme ici la fille en sirène, ses désirs terrestres de vie joyeuse en renoncement, le Père en effigie cadrée caricaturale et inaccessible, et la vie…En enfer. Notons qu'au sein même de la mer il y a une caverne - symbole récurant dans les rêves de cette jeune fille de 22 ans qui vit seule avec sa mère. Après ce rêve, la jeune fille instiguera son histoire familiale auprès de sa mère et découvrira une longue série (quatre générations) de relations mère/fille fusionnelles, dont les pères sont systématiquement évincés.

4.5. WINNICOTT ET LA TERREUR AGONISTIQUE

Pour Winnicott les carences maternelles entraînent une hypersensibilité du bébé aux perturbations diverses en provenance de l'extérieur. Ces perturbations vont alors créer une rupture dans son sentiment de continuité d'existence, le renvoyant à une angoisse dite agonistique. En anglais, « agony » signifie proche de la mort mais aussi douleur atroce, et c'est bien des deux aspects que veut évoquer Winnicott.
Cette catastrophe, d'après lui, ne survient pas en une seule fois. Il faudra plusieurs coups de butoirs donnés dans le psychisme fragile du tout-petit pour mettre en échec définitif ses forces de préservations et d'adaptation. Il module la profondeur du traumatisme et l'importance de ses effets dévastateurs en fonction du fait qu'il a été réparé, récupéré à temps.

Le poisson

RÊVE30. Je vois une étoile en papier qui se transforme en bateau en papier journal qui est avalé par un poisson géant. Sur le papier je lis : « MEURTRE ».
Le ventre du poisson, selon Georges Romey, renvoie le plus sûrement aux eaux utérines. Il est le Léviathan, le monstre du chaos par lequel l'être doit repasser - régresser. La vision de la fragile embarcation, confrontée au fantasme de mort même pas imminente mais accomplie, signe avec quelle force l'inconscient a engrammé la toxicité du séjour dans le ventre maternel.

4.6 WINNICOTT ET LA DEPENDANCE AFFECTIVE - TEMPS X+Y+Z

- LE TEMPS X. LA RECHERCHE DE SOLUTION INTERNE.

Reprenant la théorie de Freud, Winnicott considère que le pare-excitation par rapport à l'intensité des pulsions internes ou des excitations externes est trop faible et, débordé, ses digues se rompent, laissant le psychisme immature du très jeune enfant dans l'impossibilité de gérer (lier ou élaborer ou décharger) la quantité d'excitations qui alors le submergent. Un état de détresse s'installe, état de tension et de déplaisir intense, sans issue interne, sans fin (le temps n'est pas élaboré) et sans représentation (la fonction

symbolisante n'est pas encore en place).

- LE TEMPS Y. LA RECHERCHE DE SOLUTION À L'EXTÉRIEUR OU LE CONTRAT NARCISSIQUE.

Pour peu que le souvenir de l'état de satisfaction soit engrammé, le sujet (l'enfant) peut se souvenir de cet état qui n'est plus. Il souffre alors de manque et vit de l'espoir que cette satisfaction revienne. Pour peu, encore une fois, que l'objet (la mère) revienne à temps satisfaire ce manque, il se la représente alors comme palliatif à ses états de détresse et il l'investira comme tel. Haï dans son absence, satisfaisant dans sa présence, l'objet est au centre d'un conflit d'ambivalence.

Cette ambivalence, étudiée par Roussillon est un premier prix à payer dans la relation à l'objet. Mais ce n'est pas le seul. L'objet (la mère, donc), peut rendre son amour, et donc le besoin primordial d'un retour narcissique du petit enfant, conditionnel et y mettre des conditions. C'est un duo bien stigmatisé à l'âge adulte et on y retrouvera l'ombre du Faux-Self. Je développerai dans une autre partie cette particularité.[17]

L'enfant peut donc s'assurer de maintenir le lien à un prix cette fois élevé mais éviter le pire.

Mais il peut se trouver que le prix à payer soit exorbitant, ou tout simplement que quel que soit le prix qu'il est prêt à mettre, aucune solution extérieure ne se présente. L'état de manque ravage l'enfant, il peut éprouver une rage impuissante, un sentiment qui en recouvre deux. La rage en elle-même est d'une puissance dévastatrice et l'impuissance l'est tout autant puisque nous sommes encore au stade où l'enfant a besoin d'éprouver sa toute-puissance. Il n'a pas la capacité de faire autrement.

LE TEMPS X+Y+Z. LA TERREUR AGONISTIQUE

Le facteur temps est important. C'est lui aussi qui vient à bout des réserves de l'enfant. Sans retour de l'objet, l'état de détresse et de manque dure un temps Z, c'est-à-dire au delà du supportable. Il dégénère en un état traumatique primaire : «la terreur

[17] *Agonie, clivage et symbolisation. René Roussillon, PUF 1999. Pages 18, 19.*

agonistique » telle que la nomme Winnicott, « terreur sans nom » telle que la nomme Bion. Elle est sans fin (le temps n'est pas encore élaboré), sans représentation (la fonction symbolique n'est pas mature), sans recours (leur réserve est à sec).
C'est un état intenable en ce qu'il menace l'intégrité de la psyché, le concept même de sujet. Il est fait de honte d'être (je n'ai pas de sens et d'utilité et je suis en échec), de désespoir (qui s'explique aisément), de manque sans identification de quoi.
Il faut lui trouver une issue.

RÊVE 6

Je tombe dans un trou sans fond. Je me sens très mal. J'ai une sensation de vide absolu. Il n'y a pas d'appui, je ne peux pas toucher quoi que ce soit. Il n'y a pas de présence. Il n'y a pas de bras, pas de chaleur, pas de voix. C'est de l'ordre de la terreur. C'est bizarre, c'est presque abstrait.

Sans fin : le trou est sans fond, sans représentation : « pas de… », « c'est presque abstrait », sans recours: « il n'y a pas d'appui ». C'est de l'ordre de la terreur. La rêveuse le dit elle-même.

4.7. LE CLIVAGE DU MOI[18]

Par souci de clarté et parce que ce point-ci est une clé très importante dans la formation psychique de la blessure narcissique identitaire, je vais préciser succinctement le terme de clivage. Étymologiquement, cliver veut dire fendre. Attribué à la pierre, il symbolise déjà clairement que ce qui s'est fendu, n'est pas près de se réparer. La séparation est définitive et crée deux entités distinctes là où il n'y en avait qu'une.
Le clivage dans le REL peut prendre la forme :
- D'une asymétrie dans son corps.

RÊVE 7

Je suis vraiment coupée au niveau du violet, alourdie, les jambes comme écrasées. Ça se délite en bouillon noir, violet déliquescent, un liquide épais. Je le regarde descendre, ça

[18]ROUSSILLON, René. *Agonie, Clivage et symbolisation*. PUF.

fait comme des racines. Il se divise sur un visage mort, blanc, il pénètre dans les yeux. Il n'y en a plus. La peau est très blanche, le liquide violet noir entre dans les oreilles aussi.
Le visage à moitié chair, à moitié os se dissout, se ramollit, se mélange…Il y a deux côtés, le violet-noir et le blanc. Entre les deux zones, ça ne se mélange pas, il n'y a pas d'interpénétration.
moitié/moitié, semble être le mot récurrent de ce rêve.
Moitié noir, moitié blanc, moitié chair, moitié os, moitié du corps qui se dissout et disparaît dans l'obscurité, deux zones, etc.
Tout indique ici une géographie de la délimitation. Elle semble symboliser un clivage, deux mondes très distincts qui ne communiquent pas. La mise à contribution du violet - proche du noir par sa densité- apporte sa coloration de souffrance.
La dynamique néanmoins passe du bloqué ou plus fluide, et les moitiés semblent avoir l'intention de fondre.

Succinctement, je rappelle ici Mélanie Klein, son concept de clivage chez le petit enfant et sa perception dichotomique de l'objet, sans ambivalence. La mère présente, nourrissante, qui répond aux besoins fondamentaux et affectifs de son enfant est conçue comme bonne et introjectée/assimilée à l'enfant.
La mère absente, non-nourrissante et non-pourvoyeuse du besoin/désir de l'enfant - et donc source de souffrance - est conçue comme mauvaise. Elle est sujet de pulsions agressives de destruction de la part du bébé.
Beaucoup de symboles dans les rêves renvoient à la mère perçue comme négative : menaçante, morbide, agressive.

Ferenczi est le premier à l'avoir considéré comme une conséquence du trauma pré-génital, et l'a associé à la séduction sexuelle précoce que l'enfant ne pouvait pas gérer.
Roussillon n'a pas révélé le clivage mais lui a porté un autre éclairage. Il en fait la base de la structure de la blessure narcissique. Avant lui, Freud en avait fait état dans la psychose, comme ce qui sépare la partie de la psyché qui perçoit la réalité de celle qui la nie et choisit de concevoir une vision modifiée à travers l'utilisation du délire.
Le terme clivage est aussi utilisé par Freud dans le fétichisme, quand de la même façon

la réalité extérieure vient contrarier une pulsion : une partie du moi la perçoit, une autre la dénie et va lui proposer un objet de substitution. Ces deux attitudes persistent côte à côte sans s'influencer réciproquement.
Pour René Roussillon, le clivage survient comme dernière tentative pour éviter la mort psychique et garder une cohésion à la psyché après la survenue du trauma précoce.

Winnicott parlait donc d'agonie primitive, c'est à dire d'une situation sans recours et sans représentation. Pour ne pas mourir entièrement, il y a une alternative : mourir partiellement.
La psyché du petit enfant y a recours en utilisant le clivage comme une issue de survie et c'est bien en «tuant» une partie de lui-même qu'il permet à une autre de survivre, comme on se coupe d'une membre atteint de gangrène pour sauver le reste de son corps.
L'enfant comme «sujet», «individu», se sépare de la partie blessée, il ne sent plus, il n'éprouve plus la blessure, elle ne lui appartient plus.

RÊVE 49

Un tigre en cage. Très en colère. Il est dans une toute petite cage. Le mot impuissance vient là-dessus. Il est très beau, jeune, un beau pelage, ses crocs sont très beaux. Que des belles matières. Il est juste impuissant derrière ces barreaux de la cage qui sont épais et inamovibles.
Je ne vois que cette image.
Il me plaît beaucoup, il est intégré à moi, dans mon ventre (pleurs), pas hostile du tout, je suis en corps avec lui. Il est très malheureux d'être enfermé.
Je le vois épuisé, prêt à mourir. Il est tout petit dans mon ventre comme s'il coulait au fond de la mer. Quand il a atteint le fond, la cage se casse mais il est mort. Quand je regarde à la surface, il n'y a pas de trace de lui, il n'y a que le silence. Je l'abandonne là.
Du coup je vois le bateau duquel il a été jeté. Je suis très en colère contre les meurtriers qui ont fait ça. Et là, c'est comme si j'étais devenue un requin. Je décime le bateau, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des bouts de planches et de corps qui flottent sur l'eau.

c'est une façon de rendre hommage à la mémoire du tigre, sauf que je suis devenue une sale bête au passage.
Je reste toujours en requin, seul maître de ce truc dévasté sans trace de vie. *Personne ne sait ça, cette histoire. C'est tout.*
Ce rêve de fin de cure m'a laissée dans une perplexité de choix quant à l'interprétation.
Il semble bien que la belle énergie du tigre, énergie sexuelle, et plus vraisemblablement libido et même énergie de vie tout court, a été si mise à mal, qu'elle a pris la forme d'un cadavre/épave, secrètement gardé au fond des eaux de l'inconscient. La dramaturgie de la course contre la montre pour se libérer avant qu'il ne soit trop tard, l'éloignement de ce corps vu de loin au fond de l'eau, ressemble bien à la mise en scène d'un clivage.
Les forces vives perdues dans la bataille sont transformées en colère et puissance destructrice.
La différence avec le clivage freudien est fondamentale :
Si le névrosé se coupe d'un éprouvé intolérable en le refoulant, celui qui souffre d'une blessure d'ordre narcissique n'est pas encore parvenu à se représenter l'éprouvé, symboliser le trauma, et se ressentir même encore comme sujet.
Il va donc s'amputer d'une partie de sa subjectivité (lui comme sujet, s'en cliver. Il n'est plus lui après le trauma, ou plus tout à fait, ou à moitié.

RÊVE 44
Je vois un cœur, et de la même façon il a une moitié bleue froide et une moitié rouge incandescente et c'est séparé au milieu comme une feuille de métal par l'action d'un chalumeau. Les deux parties se voient l'une l'autre sans pouvoir communiquer. Il n'y a pas de suite ni de résolution. Il faut juste voir ça.
Le cœur, organe qui, selon Georges Romey, symbolise l'appartenance au tout de chaque partie et la partie qui contient Tout a été choisi par la rêveuse pour symboliser la division, la séparation. On ne saurait trouver plus explicite pour dramatiser le clivage.
Trop froid et trop chaud rendent chaque partie inconfortable. La feuille de métal y coupe la circulation de la vie, fonction de cet organe essentiel.

Ce qui est compliqué à comprendre dans ce concept - en tout cas il m'a fallu beaucoup de

temps pour arriver à conceptualiser ce reflex psychique du clivage - c'est qu'une partie de soi a vécu un événement et en possède la mémoire en même temps qu'il n'a pas été vécu (par un moi fédérateur et assureur de cohérence et de sens), la non symbolisation du trauma due à l'immaturité de la psyché du petit enfant interdisant cette conceptualisation du vécu. Il n'est pas coupé de la blessure seulement mais de celui en lui qui porte la blessure. Roussillon parle de «clivage au moi» plus que d'un «clivage du moi»au sens freudien du terme.

Il est tellement fondamental pour Roussillon, qu'il ne considère pas le «clivage au moi» comme un système de défense mais comme un moyen de survie.

Les relations entre le moi et le clivé

La partie du Moi «sauve» peut espérer vivre et se satisfaire en partie. Elle reste soumise au primat du Principe de Plaisir. La partie clivée n'est pas morte pour autant. Elle est «neutralisée»par un rideau de fer mais elle n'en est pas moins active. La trace mnésique existe. En tant que non- symbolisée, non-liée, cette partie sera soumise à la contrainte de répétition.

Elle sera à la source de la crainte que cet effondrement, telle que Winnicott l'a décrite qui hante de façon diffuse et constante la pensée.

Roussillon considère donc que le système de défense va s'organiser autour de l'opposition au retour du clivé, dans «la crainte de l'effondrement»comme l'avait décrit Winnicott.

Rêve 21 janvier 2013

Au tout début je voyais des tiges de fleurs dans un vase transparent, la sève coule comme de l'encre, elles se vident, ce sont des tulipes. Au fur et à mesure, l'encre fuit dans l'eau. Les tulipes se décolorent. Ça donne des fleurs blêmes, ça ne s'ouvre pas pour autant, elles se vident de leur substance, de leur vie.

Ce n'est pas comme les fleurs en terre qui vient jusqu'au bout de leur vie.

Elles meurent avant d'avoir vécu, pas épanouies.

La lettre K apparaît comme un meuble. À l'intérieur il y a des gens cachés (les juifs planqués pendant la guerre), ça me fait penser au film de l'enfant juif caché dans le placard, retrouvé mort des années après.
K : la branche oblique, un enfant caché au bord du métal coupant, s'il devait passer, ça le blesserait.
Même quelqu'un en entier ne pourrait pas tenir dedans. Juste une ouverture, un grenier poussiéreux. J'adapte la vision de la scène, il voit à travers la fente en métal. Il voit la vie qui se passe sans lui. Il est spectateur. En fait, pour m'échapper de ce grenier, il faut que je mette des femmes en dessous, je rentre dans sa tête.
C'est les années 40, la femme est en robe verte.
Je vois des aviateurs, leurs vestes en cuir. Ce sont des biplans, le ciel au coucher de soleil qui se reflète sur l'avion. Le pilote a une barbe qui repousse. Il revient du désert, il est fatigué, il voudrait arriver avant la nuit. Il a laissé le petit Prince dans le désert et il en porte l'écharpe. Il ne supporte pas de laisser l'enfant seul avec le renard dans la nuit froide. Il a le cœur déchiré. Des larmes coulent derrière ses lunettes. Il sait qu'il fait très froid dans le désert la nuit. Le froid et l'obscurité est ce qu'il déteste le plus. Ça le fait penser à la mort et à la solitude.
Il est éclairé par les rayons du soleil couchant. J'en reste là, l'avion qui avance vers le soleil couchant.
Ce rêve donne plusieurs clés sur le ressenti de l'individu clivé :
La première partie montre un enfant reclus dans un grenier.
Il est juif pendant la guerre (c'est à dire non considéré, non appartenant à une caste dominante, non voulu), reclus pour survivre. Le moi reclus est resté à l'âge de l'enfance. Il voit la vie de loin. Ce qui le sépare du monde est un métal coupant qu'il ne peut franchir sans se blesser. Belle métaphore de l'impossibilité qu'il y a à sortir du refuge du clivage.
Un autre scénario, dans la deuxième partie, reprend la thématique. Toujours l'enfant, toujours laissé pour compte, toujours le clivage, symbolisé par le biplan. Cette fois, la compassion de l'adulte montre une connexion entre les deux parties du moi. Dans la solitude, le froid et l'obscurité du désert (ni chaleur maternelle, ni regard paternel), les larmes coulent et laissent entrer le dégel du sentiment, la possibilité d'une conscience.

Une réhabilitation paternelle, sous la forme d'un soleil enfin atteint avant sa disparition, pointe en toute fin.

4.9. SYNTHÈSE

Je finis ici l'évocation de ce qui aujourd'hui est reconnu comme posant les bases de ce qui constituera la structure psychique de la personnalité marquée par la blessure narcissique primaire. L'enfant continue sa route vers la période Œdipienne qui sera peu intégrée et passera en période de latence. L'adolescence sera souvent sans problème particulier puisque l'Œdipe ne sera actualisé que dans la mesure de ce qu'il a été abordé et résolu, c'est à dire très peu.

Le jeune adulte va devoir alors faire face aux actes, responsabilité, engagements, et choix qui correspondent à cet âge. Et c'est souvent là que le bât va blesser.

Car quand une blessure profonde et souvent totalement ignorée touche l'individu, ciblant sa nature même, le sens de sa vie, son utilité et sa légitimité au monde, sa gestion de lui-même et de ses rapports aux autres, l'immaturité et la fragilité de son Moi ne peuvent que souffrir devant les défis -nombreux- que la vie pose comme à tout un chacun.

Comment cette blessure se met au présent de l'adulte, c'est ce que je vais aborder maintenant.

5 LES CONSEQUENCES DES BLESSURES NARCISSIQUES IDENTITAIRES A L'AGE ADULTE.

5.1. ASSURER SA SURVIE

L'Œdipe met en cause la survie de l'objet que l'on a voulu tuer, la carence narcissique met en cause la survie du sujet.

C'est sans doute la toute première observation et la différence fondamentale entre une névrose et une blessure narcissique. À ce stade, on ne peut être concerné que par soi. Tant que la survie du sujet n'est pas assurée, comment projeter sa libido vers le monde ? Le besoin d'énergie pour maintenir l'équilibre psychique, empêcher le retour du clivé, parer à la fragilité du moi est un gouffre sans fond.

5.2. LES FRAGILITES METAPHYSIQUES.

J'ai intitulé ainsi cette partie car c'est bien l'incarnation, le fait d'être au monde et vivant que la blessure narcissique vient bousculer. L'inconscient flirte parfois avec le néant, d'où l'impression d'avancer un pied dans la vie, un pied dans la mort. Il vient interroger sur la sensation d'être vivant, son identité et sur le sens de la vie et sur sa propre valeur.

Voilà un extrait d'un premier rêve éveillé d'une deuxième thérapie en REL.

(…) Je fais la planche sur l'eau et je n'ai plus de peau du tout, le soleil tape. On ne voit pas les contours. La lumière est très blanche. L'eau est en-dessous, et moi en sandwich au milieu, ce n'est pas confortable, entre trop froid et trop chaud.

Je cherche une solution. Je me dissous à la surface, il ne reste rien. Je ne fais plus obstacle entre eau et soleil. J'ai l'impression d'être morte, ne plus exister du tout, il n'y a plus de corps ni de matière.

Rien ne se passe. Il n'y a pas de suite, c'est la fin du scénario. J'essaie de trouver une issue. Si je suis là, c'est bien qu'il y a une suite. Je cherche une forme ténue, une existence, un son, un souffle, une vibration, quelque chose qui me prouve que j'existe encore.

Il faut que je trouve et en même temps je pourrais reprendre mais je fais semblant, je n'y crois pas, je ne le ressens pas.

Je prends tout ce que je trouve de plus vivant autour de moi, je froisse une fleur, je touche un arbre.
Je prends un bébé chat et après un bébé dans mes mains. J'essaie de me mettre en contact avec de la vie pour que ça puisse m'en redonner
Et là, j'ai l'impression d'échouer sur une plage, d'être déposée sur le sable par une vague, encore dans une poche, comme un foetus. C'est tout bleu et noir, je suis très recroquevillée, très fragile. J'ai l'impression d'être très informe encore. Je n'ai pas d'os, j'ai juste un cœur qui bat. Je suis recroquevillée pour préserver le soupçon de vie. (...) Toujours cette petite bulle bleue sur la plage. Ça se calme petit à petit. Il y a une tension intérieure pour pas que ça parte, je peux juste détendre la pression, de ne pas être obligée de lutter.
Les commentaires qui ont suivi :
«Je suis allée le chercher très loin celui-là. Le peu que je pouvais être disparaissait et devenait transparent et invisible. L'émotion était très forte. Ça touche des choses très profondes à propos de la vie et de la mort. Il y a eu une sensation de mort, comme si j'étais coincée là, je n'arrivais pas. Ensuite, cette dilution comme la mort. C'était très violent. Mort puis renaissance. Ça prend son temps. C'est long et pas long, c'est un temps éprouvé. Je me suis redonné le droit de vivre. Et j'ai été le chercher très loin.»

Elle revit une épreuve de mort, pas la peur d'une mort physique, mais presque, la mort de l'absence à soi-même, où, entre deux éléments, l'eau et le soleil - le Père et la Mère – elle se dissout. Elle est dématérialisée. L'éprouvé est très archaïque et en même temps semble, à ses dires, faire partie de son quotidien. En allant le chercher et le revivre, elle s'oblige à lui donner une suite : la renaissance. L'étape obligée de la renaissance est la mort qui prend enfin ici un sens.

L'effort de survie, pendant lequel elle contacte ses symboles propres qui sont des quintessences de vie : un bébé, un petit mammifère, évoquent déjà le début d'une nouvelle vie, avec ce qu'elle contient d'énergie en devenir. Elle accumule suffisamment d'énergie alors pour se donner une nouvelle naissance. Un embryon de vie, aussi fragile que puissant.

5.2.1 EST-CE QUE JE SUIS?

Le regard parental n'ayant pas validé l'existence même de l'enfant, il en résulte à l'âge adulte un doute sur son existence même et sa légitimité, sur l'influence qu'il peut avoir sur le monde, s'il fait bien parti des vivants.

De très nombreux rêves portent le symbole du Noir et du Blanc. Entre la vie et la mort, le désespoir et la non-existence, le tout et le rien, la vie a du mal à se frayer un chemin.

Le regard réflexif sur soi n'existe pas, la sensation d'un «noyau central», celui qui fait que je suis comme n'importe quel autre sujet qui m'entoure, est très défaillant. Elle est à rapprocher aussi du « Moi Peau » d'Anzieu. Les contours sont mal définis, l'enveloppe est incertaine, poreuse, molle, elle n'assure pas suffisamment sa fonction contenante ni sa fonction protectrice, ni sa fonction moi/non moi. La peau a besoin de coller à l'autre, comme un placenta à la paroi utérine pour y prendre tout ce que le sujet n'est pas capable de se donner à lui-même.

RÊVE 6

Une boîte d'allumettes, de chaussures, ça fait cercueil. Il y a un petit oiseau dedans. Comme dans le film « Jeux Interdits », c'est l'enterrement de l'oiseau. Autour, dans des couleurs chaudes, il y a une famille de souris très nombreuses et en même temps ce petit oiseau mort dans la boîte…Maintenant, la boîte d'allumettes est écrasée, il y a de la neige dessus, c'est moi avec des bottes qui tasse la neige dessus. Une lueur reste dans la terre avec les restes de cette boîte.

Je m'éloigne avec les bottes dans la neige comme en Russie au XIXème siècle, vers une école, un bâtiment public carré. Je traverse un grand espace vide. Tout est blanc et noir. (Bottes, neige, cloches, chapeau). Ça devient un coin d'un pénitencier et une maison de villégiature. Tout est noir ou blanc. (pleurs). Je n'ai pas envie d'aller là-bas. Un âne à l'entrée me fait oui de la tête pour que j'entre. Finalement, je m'accroche au regard de l'âne,(…)

Dans ce sixième rêve, un exposé clair de la problématique est posé, accompagné d'un lourd bagages de souffrances. L'émotion de la rêveuse, l'atmosphère générale du rêve sont déjà là pour nous donner le ton.

Cercueil, enterrement, écrasement, neige, blanc/noir, la vie paraît tenir à un fil, proche de rompre. Un espace vide, ou des bâtiments hostiles (pénitencier, carré) peuvent évoquer ce qui constitue son environnement. Est-ce le cadre qu'elle s'est donné pour survivre - Georges Romey évoque le carré/prison, ou celui qu'elle a vécu enfant? L'évocation du XIXème siècle me ferait plutôt pencher pour la deuxième solution. Dedans, dehors, aucun recours n'est possible. L'âne, figure de l'épuisement et de la dépression proche, sonne le glas des résistances. Et la rêveuse a sans doute raison de lui faire confiance.

5.2.2 JE SUIS NUL(LE)

Être nul, c'est être proche de zéro, ne presque pas exister. Mais pour peu que le sentiment d'être soit vécu, il en reste que le déficit narcissique mène aussi à considérer qu'on ne vaut rien. L'absence d'investissement des parents auprès de l'enfant, l'absence de regards maternel et/ou paternel ne va pas seulement entraver l'identification mais aussi la qualité de celle-ci. Si on ne me regarde pas, c'est que je ne suis pas intéressant. Je suis moins bien que les autres.
La perception de soi, celle que l'enfant perçoit dans les yeux miroirs de sa mère fait défaut. Se définir seul est impossible, se ressentir comme entité aussi. Ou s'il y a une définition, elle décrit le vide : je suis nul(le). «Null» en allemand veut dire zéro. Être nul(le), c'est tout aussi bien n'être rien.

RÊVE 7
Quelque chose qui ressemble à un flacon de verre. Il bourgeonne et ressemble à un corps humain, une ébauche de corps, c'est un homoncule, je ne sais pas si c'est un avenir ou un avorton. Une vie qui démarre ou une vie avortée (…)
J'ai du mal à marcher. Je me vois en silhouette, comme un dessin au crayon pas bien dessiné, on voit l'ébauche de formes anguleuses, très mec, pas très souple. Je suis encore en dessin. Je marche. J'ai la silhouette d'un homme, on ne voit pas ma tête. Je me vois avec un costume de bagnard, rayé noir et blanc. ca se mélange pour faire un vêtement gris. Ce n'est toujours pas en chair. Je m'arrête.
Commentaire de la rêveuse au sortir du rêve : j'ai l'impression d'images très fortes sans

émotions à la clé.
Un homoncule. Moins qu'un humain. Quelque chose - ou quelqu'un ?- entre un avorton et un monstre. Un dessin gris et transparent, effaçable puisqu'au crayon gris, d'un bagnard, sans chair ni couleur. L'incarnation est loin, l'âme aussi, la liberté d'être caricaturalement bafouée par le costume du bagnard qui signe la problématique vie/mort. Georges Romey le signale au chapitre du Gris, cette coulure qui n'en est pas une est le renoncement de l'enfant à être celui qu'il est pour espérer tourner vers lui le regard des parents.

5.2.3 JE NE VAUX RIEN

Corollaire d'être nul, je n'ai pas de valeur, si ce n'est celle que les autres m'octroient - ou pas.

RÊVE 35 (le rêve parle d'une exposition de peinture d'un artiste dans une galerie)
Le rouge s'écoule et derrière, il n'y a que du blanc. Comme les murs blancs d'une galerie où il n'y a rien. C'est la honte qu'il n'y ait rien. Les gens s'indignent, quand même, il aurait pu faire quelque chose. Ils ne savent pas que l'artiste ne savait pas quoi faire. Il était attendu pour montrer ce qu'il était, ce qu'il savait faire, il est obligé de montrer qu'il ne sait pas.

5.2.4 QUI SUIS-JE ?

Pour peu que ne se pose pas la question ; « est-ce que je suis ? »et que l'individu ait une conscience suffisante de son existence, la question qui la succède est alors : « Qui suis-je ? »«Qu'est-ce qui me définit », « Quelle sorte d'humain suis-je ?». On est bien au cœur de la problématique de Narcisse. Il y a panne d'identité.
La faiblesse du Soi au sens freudien - du Self selon Winnicott, - interdit une pleine identification de l'individu et c'est très grave parce que lourd de conséquence.

RÊVE 1

Du coup je peux percevoir le bruit des vagues, doux et rythmé, le sable doux et tiède. Je me vois du dessus. Une forme humaine. Je bats des bras et des jambes pour qu'on puisse me voir d'une autre planète. Ça fait des signes qui dessinent des chromosomes. Je vois en fait mon ADN sur le sable, mon empreinte propre, pour qu'on puisse voir de loin. Je vois des planètes, elles clignotent, comme si elles me répondaient, je me sens reliée, ce n'est pas très humain encore. Elles bougent. Ça me fait sourire.

S'il est bien une empreinte qui prouve son unicité, c'est bien l'empreinte génétique. L'ADN donné à voir aux alentours, aux «autres planètes», est un antidote définitif à l'impression de n'être rien. Un individu dans ce rêve vient de se reconnaître comme tel et le communique au monde. Reliée, faisant partie de ses semblables, elle sort de la non-vie, de l'interdiction à être quelqu'un, et partage la joie de communiquer, d'être en vie, et de se sentir - enfin- humaine.

5.2.5 QUE FAIRE DE MOI ?

Comment compter sur moi quand je n'arrive déjà pas à prendre en compte ma personne et être responsable de moi-même ?

C'est en quelque sorte le maternage comme l'a décrit Winnicott qui n'est pas intégré. Prendre soin de soi ? Une injonction qui n'a pas de sens, bien sûr puisque de qui faut-il prendre soin ?

RÊVE 13

Dans les années 50 aux USA. Des femmes au foyer élégantes courent se mettre à l'abri pour ne pas recevoir la pluie rouge. C'est dans les années 50, ce n'est pas très vivant. Une dame porte le manteau de ma mère que j'aimais bien. Son sac à main avec le fermoir avec les boules et ses secrets dedans. Des trésors de féminité indéchiffrables.

Si je ne suis pas tournée vers cette femme inaccessible, je ne suis tournée vers rien, rien d'autre.

Je me sens comme cette toute petite fille avec ses cheveux courts, la désolation

intérieure, un sentiment d'insignifiance, d'être une quantité négligeable. Je me sens grise, souillon, moche et dans l'ombre, il n'y a pas de regard à portée de moi. Je me sens isolée dans mon ombre. (pleurs).

Cette image féminine idéalisée montre que la rêveuse fait référence à une période de sa vie où elle avait conscience de la personne de sa mère. La période narcissique était passée depuis longtemps, on en voit ici les séquelles.

Un sentiment de honte de soi, de dévalorisation a été provoqué par le manque de regard et il provoque à son tour un sentiment d'insignifiance. Elle se sent « rien », happée par la demande jamais exaucée d'être. Son moi, non structuré, non autonomisé lors de l'étape du narcissisme primaire, est tourné vers l'effigie déifiée de la mère. Elle ne peut s'en décoller puisque rien en elle n'appelle une mobilisation d'énergie qui la ferait vivre. Demander, c'est encore exister. Mais s'occuper de soi, c'est prendre conscience que l'on est rien.

«Vous pouvez me demander tout ce que vous voulez, je le ferai, mais surtout ne me demandez pas de faire ce que je veux.»À l'intérieur, rien d'affirmé. La pulsion d'individualisation (la poussée transcendante) est là, mais elle ne sait quelle cause servir puisque l'individu est aux abonnés absents. Ce que je veux ? Il faudrait consulter mon envie, ce qui me fait envie pour moi. Mon ventre est muet, ma raison s'embrouille, la peur est au tournant.

Si je choisis, je pose un acte, qui me fait être moi. Autrement dit, je prends un risque. Le référent extérieur, c'est à dire l'«Autre», sait. Autant le consulter, lui faire confiance. Et suivre à la lettre ses conseils.

En ce sens, on pourrait dire que le contrat narcissique est aussi une nécessité pour qui a déjà éprouvé la terreur agonistique et s'est clivé d'une bonne partie de son moi. La perte d'une partie de soi va de pair avec la perte d'identité.

5.3. NE ME QUITTE PAS[19]

[19]ROUSSILLON, René. *Agonie, Clivage et symbolisation*. PUF.

Comme je l'ai indiqué plus haut dans la théorie de Winnicott, la phase x+y décrit l'acceptation d'un contrat narcissique, c'est à dire la soumission à l'objet, à ses désirs et au renoncement à soi comme sujet qui peut offrir l'assurance d'éviter le pire : l'expérience agonistique désintégrante. Pour l'accès à un investissement narcissique de l'objet, le sujet est prêt à saboter son identité, l'intégrité de son soi en s'en amputant d'une partie supplémentaire à celle sacrifiée dans le clivage. Mais que reste-t-il de moi après toutes ces amputations ?

C'est le territoire de prédilection des dépendances. Elles sont à rapprocher de l'angoisse abandonnique aussi.

Pris dans le choix impossible d'être soit abandonné, c'est à dire de revivre la terreur abyssale qui mène à la mort, ou soit, de laisser mourir son identité- son Self, on se retrouve de toutes façons dans une sensation de mort imminente. L'objet auquel on remet sa vie menace toujours de réveiller le manque. Il peut agiter à loisir le drapeau de l'abandon, du rejet, de l'absence pour que le sujet renforce instantanément les liens à grands coups de reddition supplémentaire de sa personne.

Dans le rêve, la solitude apparaît comme source de mort.

Le cosmos est un grand vide où la rêveuse, déconnectée de tout lien, souffre, angoisse et a peur de mourir.

Rêve 23 décembre 2013

De l'autre côté, c'est l'infini, le ciel étoilé infini, complètement vide. Les étoiles très loin de moi, entre elles et moi il y a une immense sphère vide.

5.4. JE TE HAIS ET JE VEUX TE DETRUIRE

Issu du clivage kleinien amour/haine[20], la haine survient lorsque le lien d'amour s'inverse. La dépendance indispensable, non choisie et aliénante fait tant souffrir l'individu devenu adulte qu'il prend vite la personne dont il est dépendant comme bouc émissaire. Ne comprenant pas que c'est de lui-même que vient le besoin d'aliénation, il

[20]SEGAL, Hanna. *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*. Bibliothèque de psychanalyse. PUF 1969

aura tôt fait de vouloir le détruire pour retrouver une liberté fantasmée qu'il est en fait incapable de s'offrir. Cette haine l'enferme, le culpabilise et renforce la mauvaise image qu'il a de lui-même.
La haine surgit lorsque l'objet ne joue plus, ou pas suffisamment son rôle de maintien de l'image gratifiante nécessaire. La blessure narcissique revient, c'est le pendant agressif de la honte.
On la reconnaît à sa disproportion et son manque d'empathie. Elle vise à rétablir le pouvoir absolu du self grandiose. Elle tente à atteindre le narcissisme de l'autre.

Je n'en ai pas retrouvé d'exemple dans les rêves. La meilleure des raisons à cette absence est que ce symptôme fait plutôt partie de l'anamnèse du patient. C'est un type de relations qui se vit à l'âge adulte et dont le patient en général témoigne avec facilité puisqu'il joue souvent le rôle de victime qui doit lutter contre une personne qui pense-t-elle, cherche à la détruire. La haine de l'autre à la rescousse de la haine de soi, comme une projection de la destructivité intérieure.

5.5. JE NE VIS PAS MA VIE

Winnicott parlait de crainte de l'effondrement, Roussillon parle de neutralisation énergétique. Les deux sont la suite l'une de l'autre.
Effectivement, que reste-t-il à une personne qui vit dans la crainte de ce retour catastrophique ?
Roussillon parle du «gel» de toute libido tournée vers l'objet, c'est à dire la relation aux autres, qui pourrait réactiver le vécu traumatique du manque placé dans la zone clivée (c'est à dire le retour du clivé quand le manque a été élaboré).
C'est comme une pétrification de la vie entière même, comme ayant été mise entre parenthèses, presque comme un effet de sidération, qui permettrait de conserver l'acquis d'équilibre sans jamais le remettre en question. Ce n'est pas une partie de la vie seulement qui a été mise en hibernation dans les contrées gelées de la psyché, mais bien la vie au présent qui continue de l'être.
RÊVE 13

Une tête de bélier de face, avec des cornes, il souffle par les naseaux, ça fait des volutes. Je cherche à savoir ce que fait ce bélier. Il est coupé et pris dans du plexi. C'est dans un musée très design, très froid.

Dans cette première partie du rêve, l'animal très énergétique et volontaire qu'est le bélier, qui peut facilement se laisser interpréter comme symbole d'une libido puissante et animale, vu frontalement, dans toute sa force et sa détermination, est anéanti en quelques mots : figé dans la résine, coupé, exposé presque cliniquement aux yeux de tous. Le froid règne, la libido est inopérante et le bélier définitivement impuissant.

(…)

Son cœur bat. Il envoie du sang. Sous la pression, le plexi explose. C'est comme un musée très design, très froid. Le sang coule partout. Le sang coule sur les pieds d'une mère et sa fille. Elles essaient de ne pas être touchées. Il gagne leurs jupes et remonte. Le musée est envahi par le sang. Il suinte par les fenêtres de la façade. Le bâtiment blanc devient rose, il fond, c'est comme deux sorbets qui se mêlent.

La deuxième partie du rêve, résolutoire cette fois, met un terme au clivé et au froid. Les énergies sont spectaculairement libérées. La relation mère-fille, évoquée brièvement, bénéficie aussi de cette libération. LE sang qui circule, symbole de vie s'il en est, emporte les blocages sur son passage.

RÊVE 15

Il ne reste que du blanc. Un graphisme comme une œuvre d'art, une surface plastique mate avec juste une boule d'acier qui roule dessus.

C'est le désert total. Sous le sable, il y a plein de momies comme des cocons, tous morts ou pas, dormant, en léthargie profonde. (…) Je suis à la surface de l'eau, entre le mouillé et le sec, comme un bout de bois, je me sens toute raide, un côté trop chaud, l'autre trop froid. C'est très inconfortable et raide. J'attends qu'on me délivre. Un corbeau passe et fait écran au soleil pour que j'aie moins chaud. Ça ne suffit pas. Je suis comme une éponge desséchée, il faut que quelqu'un me plonge dans l'eau. Je suis prisonnière, ça peut durer longtemps.

Constat une fois de plus de non-vie sous la surface. Le rêve revient inlassablement parler, sous des symboles différents mais de la même teneur de la même problématique

de non vie. La mort devient « léthargie », arrêt de développement, comme en atteste l'utilisation des symboles de la momie, du cocon, l'attente. La clivé révèle son potentiel de vie. Le flux de vie ne traverse plus –l'eau – mais l'idée prend corps qu'il manque quelque chose pour que « ça » reprenne vie.

«Si rien ne bouge, peut être que le monstre en moi non plus ne bougera pas ?»Semble vouloir induire ce gel de la psyché. Freud parlait de gel, comme d'une période de glaciation archaïque, période gelée de soi.

En engageant une relation, quelle qu'elle soit, on met en perspective la possibilité d'un manque relationnel, et donc la réapparition possible du monstre. Alors on préfère éviter. À voir si on peut rapprocher cette neutralité énergétique et cette crainte de l'effondrement de l'angoisse de l'abandon.

L'énergie psychique est gelée grâce à la mobilisation d'une grande quantité de cette même énergie psychique. Ce qui fait que moins d'énergie est disponible encore. Une grande partie de l'énergie est dépensée à empêcher le retour du clivé, une autre se trouve dans le clivé lui-même. Une bataille titanesque est engagée pour maintenir cet équilibre de non-vie, tout en retenue, paralysie et mort apparente.

Cliniquement, cela peut se traduire par une dépression «froide», sans affects dépressifs. La psyché semble attendre la venue de l'amour ou autre pour venir réveiller la partie mise en hibernation.

La relation d'amour peut être idéalisée et non vécue. À l'abri de l'épreuve de réalité, à l'abri de la catastrophe déjà vécue, la vie rêvée, frustrante, mais parfaite, demeure un recours sûr.

5.6. J'AI RENONCÉ À ÊTRE MOI OU LE MANQUE À ÊTRE[21]

«Représenter, symboliser, c'est se rendre présent au monde et à soi-même pour s'y investir, se l'approprier. Le monde doit devenir un monde pour soi»

[21]ROUSSILLON, René. *Agonie, Clivage et symbolisation*. PUF.

Roussillon.

RÊVE 1 (cure précédente)

Dans une maison coupée de la vie extérieure, j'attends dans l'obscurité. Par la fenêtre, je vois les couleurs des fleurs, le ciel, le jardin, on sent la chaleur de l'été, J'entends les cris des enfants. Moi, je suis à l'intérieur, l'air est sombre, froid et humide. Je ne peux pas bouger. Dans mes mains, il y a une rose qui se fane lentement.

RÊVE 23

Le liquide des champignons déliquescent est noir, il fait une flaque. Je dessine dans la flaque noire : « ci-gît la vie »et je m'en enduis le corps. Je me mets dans un linceul blanc, comme Blanche-Neige, dans un cercueil de verre.

La vie passe et la personne en est absente. Pas de présence à soi-même. Noir et blanc dans le rêve 23, couleurs à l'extérieur impossibles à atteindre. LA vie est là, certes, mais la rêveuse non.

Roussillon nomme «manque à être» la sensation commune aux personnes en proie aux blessures narcissiques.

Ce manque à être, qui restitue l'image de la partie de soi ayant été soumise au trauma et n'ayant pas pu, dans son immaturité, être symbolisée et intégrée, est le non-advenu de soi. C'est une terminologie très juste. Le ressenti d'une blessure narcissique est de l'ordre du renoncement à soi. Comme si le sujet ne se sentait pas complètement advenu dans ce monde.

Ce n'est ni quelqu'un, ni un sentiment d'amour qui manquent, c'est soi-même.

Et l'individu soit y renonce, d'où les états dépressifs fréquents, soit la cherche éperdument, dans un sentiment d'incomplétude inverbalisable puisque resté justement dans le non-advenu de soi.

Le manque à être va avec l'ennui, la non-implication, la sensation de vide, la non- envie si ce n'est l'envie d'être comme les autres, le sentiment d'être exclu du grand fleuve de la vie.

5.7. LE FAUX SELF[22]

Winnicott avance ce concept, comme étant la suite incontournable de la blessure narcissique. Comme Paprika Bommenel le faisait remarquer dans son mémoire L'identification à la persona et sa résolution par le Rêve Éveillé Libre», le Faux-Self participe de l'archétype Jungien de la Persona tout en présentant des aspects qui le rendent pathologiques.

Lorsque la mère n'a pas su faire passer son enfant par le stade de la toute- puissance, lui laissant temporairement l'illusion du trouvé/créé, elle ne lui a pas laissé accéder à la confiance en lui sur laquelle il va pouvoir s'appuyer. «Je suis le créateur de mon univers» est une phase clé qui ouvrira la porte à une vie créatrice, faite d'explorations et de créations en prise avec le monde, dont le créateur est l'individu. C'est le Vrai-Self. Il est visible, conquérant, fluide, adapté, il s'affirme sans appréhension majeure.
Lorsque l'espace de créativité n'a pas eu lieu,
Lorsque le clivage a dérobé une partie du vrai-self,
Lorsque l'environnement garde la clé de la créativité,
Alors, il faut bien présenter au monde un visage. Fût-il celui que l'autre veut de nous. Né d'une adaptation à une exigence extérieure et non pas intérieure, le Faux Self vient poser sur l'individu l'armure nécessaire pour survivre en présence de l'Autre. J'avais écrit pour «affronter» l'Autre. Mais il ne s'agit plus d'affronter, il s'agit de se rendre, d'abdiquer, de renoncer à soi. Le self rend les armes, au mieux il se dissimule dans un coin de la psyché, au risque de leurrer plus que les autres : soi- même. L'individu finit par s'y identifier totalement et de s'y perdre.

RÊVE 11

Le néant, du noir à l'infini. Et tout ce qui pourrait surgir n'a aucun sens où ne vaut pas la peine. Ce noir que je dois vivre. Tout au fond du fond du fond? Dans le sous-sol de la terre. La vie et la coulure c'est au-dessus de moi et moi je suis dessous, juste à percevoir que la vie se vit sans moi. Je suis enterrée vivante. (pleurs). La non-conformité est là. Je

[22]WINNICOTT, D.W. *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*. Coll Science de l'homme. 1989.

peux toujours faire semblant de jouer là où il y a de la lumière, un avatar de moi. Moi, je suis au fond. C'est très coûteux de faire juste ce que l'on me demande de faire, ça n'apporte rien, ça me conforte dans la non-existence de ce monde-là. Personne ne peut me comprendre et moi-même je ne me comprends pas. Comment se satisfaire de cette réalité-là de la vie ?

RÊVE 18

(…) Je vois un animal en peluche, un doudou, un truc juste là pour être aimable.

Le rêve 11 parle d'un « avatar de moi ». C'est précisément le Faux-Self dont il est question. Il recouvre et étouffe la partie vivante, il « donne le change ».

Dans le rêve 18, une peluche, un "truc pour être aimable". On voit ici à quel point le Faux-Self existe pour permettre une socialisation, une acceptation par l'entourage. Il épuise d'avantage puisqu'il nécessite une énergie spéciale pour créer un individu factice. Il s'accompagne donc d'un sentiment de dévalorisation.

5.8. DIS MOIS QUI JE SUIS[23]

Dans la relation d'attachement d'une personne souffrant d'une blessure narcissique primaire, le lien est pathologique. La dépendance est capitale, sa survie en dépend. Elle demande à ses proches et en particulier à son partenaire de lui donner l'identité qu'elle peine à se donner. C'est ce qui est appelé le « Self objet » en ce qu'il est là pour étayer les insuffisances du self.

Comment l'autre ne pourrait-il pas être pris de vertige devant l'octroi d'une telle puissance ? Il sert de miroir. Il peut lui donner la couleur qu'il veut à ce miroir. Il sera cru, car qui pourrait le contredire ? L'individu est aux abonnés absents. C'est la porte ouverte aux relations sans issue : une première personne qui pense mourir

[23]KOHUT, Heinz. *Le Soi*. Puf. Le fil rouge, Paris. 1974

DENIS, Paul. *La perspective de Heinz Kohut*. Article sur Internet.

si elle échappe à son identifiant qui la sauve de son néant et d'une deuxième en position de toute puissance, tout aussi loin d'elle-même mais qui trouve sa réassurance narcissique, secondaire cette fois, dans la toute-puissance qu'elle exerce sur l'autre.
Je n'illustrerai pas cette relation par le rêve, elle est plutôt à constater dans l'histoire au présent ou au passé du patient. Relation de couple, d'amitié, de fratrie, de hiérarchie professionnelle, elle se joue dans tous les domaines.

5.9. JE PENSE DONC JE SUIS :-)

Ce titre est un clin d'œil qui renvoie aux états de substitution que va chercher l'individu en proie aux souffrances narcissiques primaires pour soulager sa détresse.
L'état de fusion primaire fantasmé, où l'harmonie entre le moi et le non-moi est amniotique et indifférenciée, comme une sorte de paradis perdu qui renvoie à la toute-puissance infantile, est recherché avec obstination.

Penseurs intellectuels, artistes, mystiques, amoureux de l'amour à la recherche de la fusion sexuelle, bienvenue. La communication avec le « Grand Tout », l'unité- la complétude- enfin retrouvés, je mets ma détresse sur «pause».
Un bébé sur une chaise haute. C'est ma fille. Je vois un cœur que j'ai dessiné dans sa purée. Je la prends dans mes bras et on valse. On nous voit tournoyer d'en haut. C'est noir, triste, lugubre même. Et c'est blanc aussi, comme une tache dans un champ de marguerites. Toutes les marguerites s'envolent, comme des graines de pissenlit, emportées par le vent. Elles rentrent toutes dans un livre, comme si la vie avait été mise à sécher entre des pages.
(…) c'est comme si l'histoire, je ne pouvais pas l'inventer, elle n'est pas écrite.
Je vois une constellation en forme d'animal. Il faut que je chevauche cette chimère pour me sortir de là. C'est curieux parce que ça a la forme d'un animal mais ce n'est que de la lumière très haut dans le ciel, c'est complètement désincarné.
Attention en ce cas aux rêves exemplaires de beauté, aux symboles explicites, aux déroulements limpides. Ils s'expliquent de deux façons :
- le patient, qui a l'habitude de se « brancher » sur la psyché d'une autre personne, se

coule dans la demande implicite du thérapeute - ou dans ce qu'elle croit être sa demande : faire des rêves parfaits. Elle s'y narcissise (oh les beaux rêves), elle croit plaire au thérapeute (qui peut y croire) et elle évite de faire face à sa problématique.

- En attendant, elle plane bien loin au-dessus, branchée sur un imaginaire « safe » et peut fournir des dizaines de rêves sans avancer pour autant.
- On reconnaîtra ces rêves à leur pauvreté émotionnelle (quoique, ce n'est pas si facile, le patient peut se laisser prendre jusque là à son propre jeu), à la résolution apparente de tout conflit.
- Je ne donne pas d'exemples, il faudrait donner des rêves entiers.

5.10. LA FUSION OU L'ÉVITEMENT

Le lien à l'autre est malade, le perdre c'est mourir, le maintenir est extrêmement difficile. La présence de l'autre est indispensable et intolérable. Alors oui à la fusion avec l'autre où l'autre est tout et je ne suis rien, où je perds le contact avec mes désirs et mes besoins, je me dilue dans l'autre. Je rêve de symbiose sans savoir que s'y joue ma perte.
À l'inverse, la solution face à la douleur du lien peut être l'évitement de tout lien. Je cherche à maîtriser l'environnement, je ne donne aucune prise au lien, le « nous » n'existe pas. Je rejette systématiquement, inconsciemment, ce à quoi je tiens le plus.

5.11. LES ÉMOTIONS

- On trouvera la colère, la rage destructrice, l'agressivité à l'égard de l'autre, la haine, la honte d'être soi.
Des émotions d'une grande intensité qui découlent immédiatement de l'impossibilité à rentrer en relation avec l'autre sereinement. Il faut détruire pour ne pas être détruit. La personne est vécue par l'entourage comme violente, ce dont elle n'a pas forcément conscience puisque cette violence, elle la vit au quotidien, tournée contre elle.
Paradoxalement, le besoin d'être aimé étant sans fin, ne pas y parvenir entraîne beaucoup de tristesse.

- Angoisse intense d'abandon, panique d'insécurité puisque les fonctions nécessaires à

l’autonomie ne sont pas assimilées.

- Désespoir, et honte de soi vont de pair avec le sentiment de ne pas parvenir à « faire quelque chose de soi », d’être une personne inaboutie, de ne pas être individué.

6 ET LES ÉTATS LIMITES ?[24]

Je voudrais dans cette partie aborder ce qui n'est peut-être qu'une question de terminologie ou de théorie mais qui me semble important de clarifier.
En prenant connaissance de la définition des états limites, je me suis rendue compte qu'elle recoupait de nombreux symptômes de blessure narcissique primaire.
Regardons-les de plus près :
a/ Les mécanismes de défense borderline
-l'angoisse de séparation
-la relation anaclitique (besoin de séparation, de distance par rapport à l'objet et besoin de s'appuyer dessus)
-le clivage du moi conséquent à un traumatisme désorganisateur précoce(Bergeret).
-le déni
-l'omnipotence
-l'auto-dévalorisation

b/ Le syndrome borderline
- faiblesse du Moi
- angoisse diffuse et constante et parfois paroxystique (rejoignant la crainte de l'effondrement de Winnicott)
- angoisse anaclitique liée à la distance de l'objet
- l'agir (par manque de symbolisation, on passe à l'acte)
- dépression. Liée à l'objet (déception ou colère par rapport à lui)
- manque d'estime de soi non soutenu par le narcissisme
- effondrement du moi idéal. Donc plus de sens à la vie
- manifestations pseudo-névrotiques, pseudo-psychotiques, pseudo-perverses (non-tolérances à la frustration, passages à l'acte parfois auto agressifs ou hétéro agressifs (colère folle)).

[24]ESTEILLON, Vincent. *Les États limites*. PUF. Coll. Que sais-je ? 19 mars 2014.

Il semble qu'effectivement peu ou prou, les mécanismes de défense et le syndrome soient très proches.

Il n'est pas besoin pour autant d'apporter une conclusion qui permettrait d'assimiler ou de confondre blessures narcissiques primaires et états limites, mais je pense qu'il est important de noter que ces deux «appellations», l'une évoquant les causes et l'autre les manifestations en conséquence, recouvrent un même état d'être touchant à la relation à deux, à l'identité, au sens de la vie, et prennent racine dans la période pré-génitale, laissant loin derrière la conjoncture œdipienne. Il semblerait donc que si toute personne souffrant de blessures narcissiques primaires ne présente pas forcément le fonctionnement d'un borderline, défini entre autre par ses passages à l'acte sans frein, le border-line, lui, semble avoir définitivement eu des failles conséquentes dans l'élaboration de son narcissisme.

7 LE THÉRAPEUTE FACE AUX BLESSURES NARCISSIQUES PRIMAIRES[25]

7.1. LE REL

La cure de Rêve Éveillé Libre, telle que Georges Romey nous l'a transmise, présente un axe Freudien, un axe jungien. Je serais bien en mal de dire de quel axe il est question dans ce cas. La période de différentiation sexuelle et surtout la période Œdipienne sont laissées loin derrière cette problématique.
Quant au processus d'individuation qui mène de la Persona au Soi, il est en berne.
La persona ? Elle est soit assimilée à l'individu (le Faux-Self) soit pratiquement absente, l'Ombre est inabordable car elle recèle le clivé, synonyme de terreur agonistique, l'Animus et l'Anima ne sont évidemment pas au cœur de la problématique. Tous peuvent apparaître dans la cure. Aucun n'est porteur d'une résolution tant que le point de départ n'aura pas été abordé.

Malgré tout, le REL se révèle un outil majeur pour mettre en image l'irreprésenté, le non-su. Il est la révélation parfois très inattendue de l'existence intérieure de la personne, de son autonomie psychique, de sa richesse. Il est la preuve qu'il y a bien un « avant la blessure », un « ailleurs de la blessure », sur lequel le patient peut enfin s'appuyer sans que ça s'écroule. Le rêve est, tout simplement. Et c'est irremplaçable. Le thérapeute va pouvoir s'appuyer sur cette évidence pour aider à se reconstruire.
Là encore, pas besoin d'exemple démonstratif. Il suffit de voir le plaisir et la fierté parfois des patients qui souffrent de ce manque à être de voir cette production onirique naître en eux avec cette évidence.

7.2. ACCUEILLIR, AIMER

Une fois que le thérapeute a repéré les mots clés qui le mettent sur la piste d'une

[25]TAQUOI, Gérard. *Les blessures du narcissisme primaire*.Module de formation au sein de l'EREL - 2014

défaillance narcissique identitaire (appauvrissement du moi, sentiment de vide, recherche de mise en place d'un lien anaclitique, échecs d'une ou plusieurs thérapies auparavant, absence de souvenirs traumatiques, mauvaise image de soi, échec relationnel, etc.) il doit savoir qu'il ne peut pas avoir recours à une thérapie «classique», où le seul «décantage» par le REL ou l'analyse permettent un retour du refoulé salvateur. Certains aménagements sont nécessaires, sous peine de voir son intervention venir grossir le troupeau des thérapies ratées et l'espoir du patient s'écrouler définitivement.

Ce patient va avoir besoin qu'on aille chercher à sa place ce qu'il ne sait pas de lui.

Il vient avec une souffrance à laquelle il ne comprend rien, à laquelle aucun souvenir ne fait écho.

Dans ce cas, et contrairement à la problématique œdipienne, c'est le thérapeute qui ressent un décalage intérieur entre ce que présente la personne et ce qu'il ressent d'elle. Elle présente une unilatéralité il ressent le manque d'opposé ; l'amour manque alors que la haine, la dévalorisation de soi sont partout.

Il n'y a pas un Moi trop fort qui doit apprendre le lâcher-prise mais un moi flou, gazeux, faible, un manque de structuration primaire, pré-Œdipienne. C'est parfois difficile à voir car ce Moi faible se cache sous des mécanismes de défense qui sont, eux, très structurés, ou sous un faux-Self parfaitement rodé et qui n'a pas l'intention de se laisser affaiblir. La thérapie aura pour premier but non pas d'aller chercher à la source et de retrouver le trauma, de faire plier les résistances qui empêchent l'accès à l'Inconscient mais de muscler le Moi, de lui donner plus de densité, de telle sorte qu'il puisse reprendre la vie là où elle a réduit son cours. C'est alors que les résistances pourront baisser la garde.

L'empathie est primordiale, elle est la clé de la mise en confiance, elle ouvre. Elle demande au thérapeute un véritable engagement affectif. Ce n'est pas rien. Il me semble que pourtant, cet amour qui a été refusé au petit enfant devenu grand en face de nous, c'est en lui en offrant un exemple gratuit, désintéressé et sincère, qu'il pourra l'éprouver, l'internaliser et se défaire ensuite du lien. Le bluff alors ne marche pas. C'est d'un véritable engagement dont il est question et qui fonctionne d'inconscient à inconscient.

Rêve 23 décembre 2013

Je vois un cœur, un vrai, qui bat dans les mains de quelqu'un, sanguinolent, son battement est tellement puissant qu'il fait tout vibrer. Comme quand on sent battre son sang dans l'oreille, comme le goût du sang quand on a trop couru. (émotion)

je vois un pansement de gaze, une infirmière. la petite croix rouge sur la coiffe, un sommier en métal, un haricot métallique avec une seringue. ça fait peur, ça fait penser au film « Johnny's got his gun ».

Reprenons quelques instants l'histoire de « Johnny », le héros du film évoqué par la patiente. Il ne peut plus communiquer, on le croit dans le coma, il entend des trucs horribles sur lui mais il est enfermé dans son corps jusqu'à ce qu'une infirmière attentive établisse une communication bienveillante avec lui.

Il faut aussi aller plus loin que ce qu'il nous présente : parce que ce patient n'en a pas les moyens, il faut lui parler de la catastrophe qu'il a vécue, qui a déjà eu lieu, lui faire reprendre contact si c'est possible, avec l'avant du trauma, cette personne entière, désirante, vivante et qui l'est toujours aujourd'hui puisqu'elle a poussé (et souvent pas pour la première fois) la porte de notre cabinet. Aborder le trauma, la terreur agonistique,

Il faut lui apprendre qu'il y a un avant le clivé, que la personne est entière quelque part.

Le REL est là pour aider le thérapeute à le prouver.

7.3. CONSTRUIRE

Dans le cas qui nous occupe, le thérapeute se doit d'être, contrairement à ce que Freud voulait représenter - le Père -, maternant. Il doit repasser par les liens mal tissés de la petite enfance avec son principal objet : la mère.

Renarcissiser, reprendre le rôle du regard-miroir, soutenir, - le holding -, contenir, - le handling -, filtrer les affects et les contenus extérieurs pour les représenter de manière non terrorisantes - la fonction symbolisante -, se servir de l'espace thérapeutique comme d'une matrice transitionnelle où le patient peut expérimenter en toute sécurité, sans risque d'abandon, son être seul et son monde intérieur, comme étant une entité close et

séparée, à même de vivre de façon autonome.

Rêve 15

Je pense à autre chose : ce qui me manquait, c'était de ne plus pouvoir régresser. Je me disais : j'ai envie de me pelotonner, de régresser avec vous (*le thérapeute)*, n'être plus rien, ne plus porter ma carcasse. Être un embryon, transparent, le côté cosmique d'un embryon, complètement relié au cosmos, c'est à dire à tout.

Commentaires après le rêve:

Pour une fois je me suis offert quelque chose. C'était ce dont j'avais besoin. On ne se sent pas seul mais relié. Comme une raison d'être tout à coup, ça a du sens.

Ici, la rêveuse continue de s'adresser au thérapeute. Elle fantasme de s'installer dans le giron du thérapeute, elle vit une régression profonde aux premiers instants de vie, à sa source intacte. Elle se l'offre, dans un climat où elle se sent en toute sécurité et revit une relation avec la Grande Mère, presque métaphysique, presque dans l'avant/après la conception, au cosmos, mais aussi très physique, utérine. Elle appartient au Tout et par là, trouve naturellement un sens à son existence. Le thérapeute fait office de matrice positive et cadrante, propre à une grande régression.

S'autonomiser, c'est internaliser les fonctions des objets extérieurs. Ce n'est pas ne plus avoir besoin des autres, c'est savoir trouver chez les autres ce dont on a besoin ponctuellement. C'est ce que Kohut a nommé les «self-objets», éléments extérieurs à même de fournir la narcissisation nécessaire, le retour sur soi qui vont assurer la cohésion du Self, accepter le patient dans ses failles et ses manques.

Le thérapeute va être le « self-objet » sur lequel le patient va rebâtir son identité, son vécu d'individu.

Rêve 43

De l'autre côté, c'est l'infini, le ciel étoilé infini, complètement vide. Les étoiles très loin de moi, entre elles et moi il y a une immense sphère vide.

Une structure métallique me retient comme un carcan, un corset, quelque chose de presque torturant, avec des énormes tiges de métal à structure carrée qui convergent toutes vers moi. Elles me soutiennent et m'empêchent de bouger. Je suis minuscule. Et au centre de convergence de toutes ces tiges où je suis, il y a une lumière incandescente, presque de fusion. Mais c'est une lumière blanche et froide.
Ça me réduit en poussière de glace, ça me cryogénise. Maintenant je me vois de l'intérieur, avec deux grosses tiges de chaque côté de mes tempes. Tout ça d'une dimension complètement démesurée par rapport à moi. Et je rentre dans un sommeil infini. Il n'y a plus de temps, plus rien. J'ai les paupières scellées, je ressemble à ET. Ce ET devient quelqu'un d'autre et moi je deviens la Mère Universelle, je prends l'embryon congelé dans mes mains pour le réchauffer, il a une puissance de froid incroyable, il est plutôt du genre masculin. Je crois que je ne peux pas le mettre dans mon utérus tellement il est froid, c'est comme de l'azote liquide, il faut m'en débarrasser, il va me brûler la main. Je le vois dans un cocon comme celui d'une araignée, sauf que là c'est positif, c'est pour neutraliser le froid. J'ai une sensation de boule dans la gorge, comme un sanglot coincé qui fait mal. Je vais m'arrêter. Je vois des images de lumières très chaudes qui viennent d'en dessous et qui éclairent avec des couleurs chaudes. D'un côté il y a tout ce que j'ai décrit avant (le cosmos noir...) et en dessous, c'est chaud et rouge, la limite, c'est là où il y a cette boule dans ma gorge. (pleurs) Je me laisse juste vivre ça, c'est juste à constater, en prendre conscience.
Je vois un cœur, et de la même façon il a une moitié bleue froide et une moitié rouge incandescente et c'est séparé au milieu comme une feuille de métal par l'action d'un chalumeau. Les deux parties se voient l'une l'autre sans pouvoir communiquer. Il n'y a pas de suite ni de résolution. Il faut juste voir ça.
commentaire après le rêve:

Voilà un rêve intense de réparation. La première partie reprend la problématique : l'espace vide infini, qui illustre son manque de liaison avec l'humain et son propre vide intérieur, la non-vie, la solitude et de l'impuissance de la rêveuse prise dans un étau métallique qui « grippe »toute sa psyché(la tête),, sorte d'état des lieux de son état mental, pris dans un réseau de système de défense qui l'immobilise. Puis elle se laisse régresser jusqu'à l'état d'embryon et même avant.

Quelque chose d'essentiel a alors lieu : elle devient sa propre Bonne Mère. Elle va prendre en charge ce pauvre embryon mort littéralement de froid et lui offrir une nouvelle gestation par ses propres soins, même si la puissance mortifère qui l'accompagne la fait reculer. Elle lui offre un cocon - encore teinté de la vision de la mauvaise mère araignée mais tout de même. Il permet d'ouvrir sur un vision très différente, où le clivé se montre dans toute sa force mais où elle peut voir la partie chaude et vivante d'elle-même. C'est rouge et c'est chaud, et entre le froid vide et le chaud plein, elle se tient et la douleur s'incarne dans sa gorge, pour la première fois.

RÊVE 33

Je vois un marron. L'intérieur de sa chair fait comme un cerveau. le lobe gauche, le lobe droit, le corps calleux entre les deux. Bleu et rouge, comme eau chaude, eau froide. Il se prolonge en dessous en tronc puis en racines et vers le haut il se transforme en éléphant blanc qui s'étire vers le ciel.

Je vois la photo de ma mère qui brûle dans les flammes. Ça fait du bien de voir que tout ça n'existe plus. C'était comme un poison.

Je vois un cœur, un vrai, qui bat dans les mains de quelqu'un, sanguinolent, son battement est tellement puissant qu'il fait tout vibrer. Comme quand on sent battre son sang dans l'oreille, comme le goût du sang quand on a trop couru. (émotion)

La rêveuse revisite ici son « anatomie psychique »: division gauche et droit, rouge et bleu. Le clivage est considéré mais entre gauche et droit il y a un corps calleux, le chaud et le froid prennent la forme d'eaux, liquides, qui ne demandent qu'à se rencontrer. L'imago maternel est une photo, distanciation nécessaire à l'éviction purificatrice de l'image par le feu qui la libère.

7.4. RÉSISTER À LA RAGE

À l'envie de destruction et à la provocation d'abandon qui viennent tôt ou tard troubler la relation idyllique où le thérapeute se gratifiait dans son rôle de bonne mère et la patient dans son rôle d'être enfin aimable, vu et reconnu. Reconnaître les affects négatifs, rester en contact avec eux sans pour autant les restituer dans l'agressivité.

Prendre le risque d'être attaqué pour offrir une réponse différente de celle des objets internes du patient. Le patient a besoin de voir que quand le thérapeute est touché, il peut le vivre sans se laisser détruire par lui et sans chercher à le détruire ou à l'abandonner.

7.5. DÉJOUER LA FUSION

Soit le patient est dans le refus de la relation, soit il est dans la tentative de symbiose, de fusion.
S'il est sur un mode symbiotique, il remet sa vie au thérapeute et se défait de la prise en charge de sa souffrance, de sa guérison. Il se démet de ses responsabilités. Il se repose sur la dynamique du thérapeute et espère une solution magique de sa part. L'écueil peut aussi être qu'il va tenter de mettre le thérapeute en échec pour la simple raison qu'il restera en thérapie pendant ce temps, sans besoin d'affronter ce qui lui fait peur, sans se construire. L'autonomisation fait partie des buts thérapeutiques. Seulement voilà, le patient, même s'il en a le désir - et c'est généralement le cas - n'en a pas les moyens.

7.6. REPRENDRE LE FIL INTERROMPU DU COURS DE LA VIE

Le cataclysme a déjà eu lieu, il a été représenté en rêve, inscrit dans la psyché. Il peut enfin se conjuguer au passé, et la vie peut être enfin abordée.

RÊVE 16
Des bruits dans la rue me gênent. J'entends le silence dans mon rêve. Je ne peux pas l'entendre, je n'entends pas les oiseaux.
Le matin quand je leur parle, soulagement, par rapport à l'idée de mourir, comme la chèvre de monsieur Seguin qui a tenu toute la nuit et qui s'étend par terre au lever du jour… La vie…
Le rêve parle de lui-même. Le combat contre le loup, l'obscurité de la nuit -l'inconscient, la mort, l'opposition du noir et du blanc, trouve enfin une issue. Le jour se lève sur une victoire de la lumière sur les ténèbres, la peur.

Petit à petit, le clivé desserre son étau. L'énergie qui servait à le maintenir change de camp. Libérée de sa fonction de maintien et de gel, elle remet en route la richesse créatrice de la psyché.

RÊVE 17

Je vois un vase avec des œillets, l'eau devient noire, ils deviennent des stylos. On s'en sert pour faire des taches comme pour les tests de Rorschah. Ce sont des taches qui expriment des mondes, des cerveaux où le monde intérieur peut se dire. C'est comme s'il y a fait des ruisseaux d'encre qui sortaient du cerveau. Il y a des étoiles, des animaux fantastiques, des trucs qui bougent. Ça se forme, ça ne peut pas s'arrêter, une profusion de dessins qui s'auto-créent, se forment spontanément, émergent de la page. Une fleur, une caverne avec des centaures. Un lever de soleil sur un nouveau monde, et tout se transforme tout le temps, s'auto-génère et se transforme. C'est comme si on découvrait un monde, une Atlantide.

Un flot d'énergie libérée parcourt ce rêve du début à la fin. Vitesse, profusion, changement de formes, fluidité, l'effervescence est continue.

Mouvement : des ruisseaux d'encre qui sortent, bougent, ça se forme, émergent, tout se transforme.

Expression et créativité: encre et stylo, le monde intérieur qui peut se dire, animaux fantastiques, s'auto-créent, spontanément,

Ce qui fait penser que le clivé s'ouvre : le monde intérieur peut se dire, un nouveau monde, l'Atlantide, qui jusque là était engloutie, un lever de soleil - qui doit laisser penser à une émergence d'une réhabilitation de l'imago paternelle.

En guise de conclusion, voilà l'un des derniers rêves de la cure.

Rêve 46

Je vois un champignon. Il est comme un parapluie fermé, blanc dessus, noir sous le chapeau. Il s'ouvre et on voit bien le noir. La corolle est grande et laisse couler des gouttes d'encre noire. L'encre en coulant fait fondre le chapeau. Derrière apparaît un ciel étoilé. Il ne reste que le pied du champignon et au-dessus, le ciel est infini, c'est une nuit d'été chaude, contrairement à mes rêves où l'espace est un infini vide qui fait peur. Là je regarde le ciel depuis la terre, couchée sur le dos, j'ai du solide dans le dos. J'entends les animaux de nuit, de temps en temps, il y a des étoiles filantes. J'ai les bras en croix. D'un seul coup ça me fait peur. Il faut que je me construise une cabane en bois. Je n'ai pas le courage de la meubler, de la penser et de la ranger. Ça ne sert à rien pour être seule là-dedans. Pourquoi faire ?

C'est comme une caravane Ikea posée dans la nature. En fait, je vois une machine à écrire, un ordinateur. Ça me fait penser à mon travail que j'ai à faire. C'est difficile, ça m'angoisse mais en même temps, c'est l'endroit où je suis bien. Je découvre enfin que le travail c'est une activité qui peut avoir du sens. Ça me fait me sentir exister, oublier de me poser des questions. Pendant que je travaille, je ne suis pas réflexive. Ça reste très factuel. Je vois mon copain. Il me fait à manger. C'est une présence. On arrive à faire un nid. Je vois la maison en bois, son toit rouge, la lumière chaude à l'intérieur qui brille dans la nuit. Un peu de fumée sort de la cheminée à cause de la cuisine, c'est un petit coin chaud. Voilà.

Le champignon noir/blanc, ou coprin chevelu, thème récurrent jalonnant toute la cure, est à observer. Je me suis longtemps demandée qu'il apportait comme élément clé: le blanc opposé au noir, comme une mise en tension des plus grands extrêmes à savoir vie/mort, deux visions du même rien : le froid qui indique une période de glaciation qui perdure encore et le noir, retour au néant, le dur du blanc opposé au liquide du noir. Il semblerait qu'il soit une double évocation mortifère de la problématique dans laquelle se trouve prise la patiente : absence de vie contre néant. Dans le rêve 23, il est accompagné de l'inscription « ci-gît la vie », on ne peut plus explicite. il est ici immédiatement suivi d'une ouverture sur un ciel étoilé dans une nuit chaude. Une

réconciliation très énergétique se fait avec la vie. Machine à écrire, travail, feu, nid, maison, nourriture, bois, de nombreux éléments du rêve sont d'un ordre presque domestique, réhabilités dans leur fonction d'ancrage au réel, d'acteurs de la vie quotidienne qui enfin prend sens. Une sérénité sans besoin d'explication s'en dégage, et la chaleur vient éloigner les souvenirs de gel, le rouge prend le pas sur le noir, la fonction nourricière de l'ami recrée un maternage construit dans un environnement mature. Humble et sincère, pure, forte dans sa simplicité la vie réelle est enfin abordée. Elle s'ancre dans l'accomplissement de ses tâches essentielles et ancestrales, pierres angulaires de la condition humaine et incontournable : travail, nourriture, abri, couple.

La patiente peut reprendre la route, tout est là.

7.7. LES TRANSFERTS NARCISSIQUES[26]

Ils sont différents des transferts oedipiens. Ils ont une économie réflexive. Kohut en identifie deux :

7.7.1 LE TRANSFERT IDÉALISANT

Il répare l'Idéal du Moi et prend racine dans l'assimilation du thérapeute à l'imago parentale idéalisée. « Tu es parfait, mais je fais partie de toi» pourrait être son expression.

Le thérapeute doit accepter cette idéalisation, temporaire en général.

7.7.2 LE TRANSFERT EN MIROIR

Il remobilise le Soi grandiose pour réparer le moi Idéal.

«Je suis parfait et j'ai besoin de toi pour me le confirmer»

Le thérapeute doit se prêter au jeu, créer un climat de chaleur pour que le patient ne se sente pas rejeté. C'est une demande de reconnaissance venue tout droit de la petite enfance.

Le thérapeute peut se vivre comme étant utilisé pour les besoins et non reconnu dans

[26]FINZI, Romaine. *«Comprendre et soigner les blessures narcissiques.»* Article de 3ème cycle. décembre 2010. École parisienne de Gestalt.

son individualité. Le contre transfert permettra de comprendre comment le thérapeute est affecté par le patient, quel objet il devient pour lui.

Tant que les fonctions manquantes du patient ne sont pas internalisées, il ne peut reconnaître le thérapeute dans son individualité, avec ses forces et ses limites. Au thérapeute de bien le comprendre et l'accepter.

CONCLUSION

Comme je l'ai évoqué dans l'introduction, le thème de ce mémoire a été choisi en fonction de sa résonnance avec ma problématique et la majorité des rêves sont ceux de ma cure.
En reprenant la théorie des principaux psychanalystes qui ont travaillé sur ce thème, j'ai pu mieux comprendre et m'approprier les différents mécanismes et ce qui les avait mis en œuvre.

Lorsque je suis passée à l'étude des rêves sous l'angle de la théorie que j'avais comprise, la confrontation des concepts aux illustrations et symbolisations dans presque chaque rêve était plus que confondante. Tout y était. Le vide, le manque à être, la perte de sens, l'épuisement psychique, le clivage, etc… Auparavant, chaque « symptôme », chaque ressenti restaient isolés. Après ce travail, ils me sont apparus comme faisant chacun partie d'un tout et d'une configuration particulière de la psyché propre à cette blessure. Je n'ai pas pu trouver un « champ symbolique » propre aux blessures narcissiques. Souvent, avant d'utiliser le symbole, la narration elle-même apporte le message. Et les symboles utilisés sont ceux qui appartiennent à toutes les problématiques.

Un éclaircissement sur le titre me paraît nécessaire. Le mot « possible », apporte évidemment un bémol sur l'assurance qu'il y a à apporter un mieux-être, un confort avant même de parler de résolution de la problématique. Les blessures précoces sont plus profondes et plus dommageables que celles qui portent sur la période Œdipienne. Il faut non seulement aller les chercher mais reconstruire l'édifice psychique laissé en l'état par le gel de l'évolution qu'elles ont provoqué.
En revanche, peu atteignables par l'analyse freudienne typique, elles se laissent mettre en scène dans le rêve et le trauma peut même être abordé, revécu, élaboré.
La thérapie du rêve éveillé libre agit sur deux pôles : la relation avec le thérapeute et le transfert qui se crée et le rêve. L'étayage des deux paraît être clé pour accueillir, aller chercher, décrypter et panser les blessures narcissiques.
Comment la thérapie opère ? Il y a toujours une part de mystère à voir se lever une défense, réhabiliter une confiance dans la vie. « Ça » opère. Le rêve éveillé libre, même si

j'ai eu du mal à le reconnaître au départ, a prouvé qu'il pouvait être résolutoire en lui-même, que l'inconscient avait les ressources pour aller vers la vie et se réparer, encadré par la bienveillance du thérapeute. Il me semble donc que c'est un moyen adéquat et même puissant pour soulager et remettre sur le chemin de l'individuation les personnes souffrant de blessures narcissiques précoces.

Pour ma part, la réalisation de ce mémoire a été vécue comme l'aboutissement positif de ma thérapie. Il m'a prouvé que je pouvais concrétiser mon énergie et mettre deux pieds dans le réel pour créer quelque chose, c'est à dire m'offrir le droit d'exister.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU, Didier
Le Moi Peau
ÉditionsDunod - Paris - 1995
Extraits mis en ligne sur le site « table de sable »

BALINT, Michael
Le défaut fondamental
Petite bibliothèque Payot. 1977

BALINT, Michael
Les voies de la régression
Petite bibliothèque Payot. 1959

BION, Wilfred Ruprecht
« La fonction Alpha »tiré de
Aux sources de l'expérience PUF- 1979
extraits mis en ligne sur le site « la table de sable »

DENIS, Paul
La perspective de Heinz Kohut.
Article sur Internet.

FERENCZI Sàndor
Transfert et introjection
Petite bibliothèque Payot.

ESTEILLON, Vincent
Les États limites. PUF. Coll. 19 mars 2014 Que sais-je ?

FINZI, Romaine
Comprendre et soigner les blessures narcissiques
Article. école Parisienne de Gestalt. Décembre 2010

FREUD, Sigmund
Pour introduire le narcissisme
La vie sexuelle .4ème édition PUF - Paris - 1973
Extraits mis en ligne par le site « la table de sable »

FREUD, Sigmund
Au-delà du principe de plaisir
Essai de Psychanalyse. Payot - Paris - 1907
Extraits mis en ligne par le site « la table de sable »

GREEN, André
Narcissisme de vie, narcissisme de mort. Paris. Les éditions de minuit. Coll. Critique. 1983

JUNG, Carl Gustav
Dialectique du Moi et de l'Inconscient.
Poche. 13 octobre 1986

KOHUT, Heinz
Le Soi. Puf. Le fil rouge, Paris. 1974

Romaine Finzi «Comprendre et soigner les blessures narcissiques.»Article de 3ème cycle. décembre 2010. École parisienne de Gestalt.

RABIN, Jean-François
« Le maternel et la construction psychique chez Winnicott »
Conférence octobre 2002

ROMEY, Georges
Dictionnaire de la Symbolique des Rêves
Albin Michel 2005

ROMEY, Georges
Le Rêve Éveillé Libre : une nouvelle voie thérapeutique
Albin Michel Janvier 2001

ROMEY, Georges
Rêver pour renaître
Robert Lafont. Collection « réponses »1982

ROUSSILLON, René
Agonie, Clivage et symbolisation. PUF.
1er chapitre.

SANNA, Jacques
Notes sur « la dépression et les états limites »de Jean Bergeret
Août 2008

SEGAL, Hanna
Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein
Bibliothèque de psychanalyse. PUF 1969

TAQUOI, Gérard
Les blessures du narcissisme primaire
module de formation au sein de l'EREL - 2014

WINNICOTT, D.-W.,
Processus de maturation chez l'enfant.
Développement affectif et environnement.

Payot - coll. Science de l'homme - Paris - 1970
Extraits mis en ligne sur le site « table de sable »

WINNICOTT, D.-W.,
La mère suffisamment bonne
petite bibliothèque Payot.- 1996

WINNICOTT, D.-W.,
Jeu et réalité. L'espace potentiel. Gallimard- connaissance de l'Inconscient - 1975
Extraits mis en ligne sur le site « table de sable »

WINNICOTT, D.-W.,
La préoccupation maternelle primaire 1956
Extraits mis en ligne sur le site « table de sable »

WINNICOTT, D.-W.,
La capacité d'être seul
Petite bibliothèque Payot -

WINNICOTT, D.-W.,
La crainte de l'effondrement in International Review of Psycho-Analysis, n°1. (1974),

WINNICOTT, D.W,
« La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques »
Gallimard.2000

ZENONI Alfredo
L'hospitalisme de René Spitz. - article 1991
Site « table de sable »
Extraits mis en ligne sur le site « table de sable »